814.45
78

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

EXAMEN
CRITIQUE
DES VOYAGES
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ;
DE M. LE MARQUIS
DE CHATELLUX ;
OU
LETTRE
A M. LE MARQUIS DE CHATELLUX,

DANS laquelle on réfute principalement ſes opinions ſur les Quakers, ſur les Negres, ſur le Peuple, & ſur l'Homme.

PAR J. P. BRISSOT DE WARVILLE.

Je ſuis toujours pour les Perſécutés.
SIDNEY.

A LONDRES.

1786.

1786

478505

E R R A T A.

Le Lecteur eſt prié de lire cet Errata avant de commencer l'Ouvrage.

Pag. 5, lig. 9, M. Benejet, *liſez* elle fut remplacée par M. Bénézet, vieux Quaker.

Ibid. lig. 11, peut être regardé, *liſez ce* M. Bénézet peut être regardé.

Pag. 12, lig. 8, Voltaire qui les a ridiculiſés, quoiqu'il les connût peu, *liſez* Voltaire qui les a ridiculiſés & loués tour à tour.

Pag. 35, dernier alinea, vous euſſiez ſur-tout évité, *liſez* ſi vous euſſiez réfléchi qu'il n'eſt point de Sexe, aux yeux de l'Éternel, vous euſſiez évité, &c.

Pag. 51, note 16, il parle quelquefois éloge, *liſez* avec éloge.

EXAMEN

CRITIQUE

DES VOYAGES

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

DE M. LE MARQUIS

DE CHATELLUX.

VOS Voyages paroiſſent à peine, Monſieur, que je me hâte de vous témoigner l'impreſſion douloureuſe qu'ils m'ont faite, & de rendre ce témoignage public. J'en ai une raiſon bien preſſante ; ils contiennent dans pluſieurs endroits des erreurs, ou même, j'oſerai le dire, un poiſon, qui, ſous un nom comme le vôtre, doit circuler avec rapidité ; & l'on ne peut trop tôt en prévenir les effets.

Un poiſon ! Ce mot vous étonnera ; mais il caractériſe avec trop de préciſion ce que vous avez avancé ſur les Quakers, ſur les Negres & ſur le Peuple, pour que je le ſupprime ou l'adouciſſe. ---- En décriant les premiers, vous pouvez nuire au bien que leur *ſaint* exemple produit ; en refuſant aux ſeconds le titre d'homme, vous autoriſez ſinon à verſer leur ſang, au moins à les traiter en bêtes de ſomme ; vous arrêtez l'effet de la commotion philoſophique qui va ſans doute produire leur affranchiſſement univerſel. En aviliſſant le Peuple, vous engagez à reſſerrer ſes fers par tout où il en porte. Voilà de grands intérêts. Ils me juſtifieront aux yeux du Public, d'avoir pris la plume ſi précipitamment ; ils me juſtifieront à vos yeux même, de l'avoir priſe contre vous ; votre raiſon plaidera ſans doute pour moi contre votre eſprit, & vous me pardonnerez d'avoir publié des vérités, peut-être déſagréables pour vous, lorſque je vous aurai convaincu que ces vérités ſont utiles au Public, & que je ne pouvois les laiſſer dans l'oubli. *Amicus Plato, magis amica veritas ;* cet axiome doit être une loi ſacrée pour tous les Écrivains qui ſont vraiment guidés par le bien Public.

Je ne prétends point faire ici la cenſure générale de vos Voyages. Je laiſſe, par exemple, aux Journaliſtes le ſoin d'apprécier votre ſtyle.

Je cours au mal qu'ils peuvent faire, & je m'inquiéte peu *du bien dit.*

J'euſſe deſiré, je vous l'avoue, moins d'inquiétudes en vous, ſur les mauvais ſoupers que vous pouviez faire en Amérique, moins de plaiſir à en faire un bon, moins d'exactitude à nous en détailler tous les plats. Ce n'eſt pas le Journal d'un Apicius, mais d'un Philoſophe, d'un homme d'État qu'on eſpere de lire, quand on voit à la tête le nom de l'Auteur *de la Félicité Publique* (2). J'euſſe deſiré que votre œil obſervateur ne ſe fût pas circonſcrit aux Auberges, que vous n'euſſiez pas ſacrifié nos amis les Américains au plaiſir de lâcher un bon mot. Hélas! que diront-ils ſur tout ceux que vous outragez, quand ils vous liront? Et comment l'hoſpitalité nous ouvrira-t-elle déſormais ſes portes, lorſqu'elle verra ſes ſecrets violés, & les épanchemens de l'intimité ridiculiſés par un homme décoré de tant de titres? Quelle confiance un François obſcur pourra-t-il leur inſpirer? Quand il s'en préſentera, l'Américain lui dira: venez-vous auſſi épier nos ridicules pour les publier au-delà des mers.

Vos confreres les Académiciens ont beaucoup

---

(2) Excellent Traité, à quelques erreurs près, de M. le Marquis de Chatellux, auquel j'ai rendu hommage dans pluſieurs de mes Ouvrages.

crié contre Rouſſeau, levant aux yeux du Public le voile qui couvroit ſa bienfaitrice. Mais elle étoit dans la tombe; mais ſa flétriſſure, ſi c'en étoit une, ne réjailliſſoit ſur perſonne; mais l'intention pure excuſoit le bon Jean-Jacques, toujours aux genoux de celle dont il outrageoit en apparence la mémoire. Avez-vous aucune de ces excuſes à alléguer à ceux que vous avez livrés à la riſée publique?

J'euſſe encore deſiré plus de profondeur dans vos recherches ſur les effets des différentes conſtitutions Américaines. J'euſſé deſiré quelques détails ſur le nombre des criminels, ſur la nature des crimes les plus fréquens, ſur les mœurs, leur différence dans les Villes, dans les Campagnes, dans les Bois, ſur l'état des Finances, &c. J'euſſe enfin deſiré qu'au lieu d'injurier les démocraties, vous euſſiez articulé des griefs & des faits bien prouvés. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter ces intéreſſans objets.

Les principaux griefs dont je vous accuſe, ſe réduiſent à trois :

1°. Vous avez calomnié & ridiculiſé la Secte reſpectable des Quakers;

2°. Vous avez décrié les Negres;

3°. Vous avez décrié l'Homme & le Peuple.

Tels ſont les trois grands chefs d'accuſation que je porte contre vous au tribunal du Public. Après les avoir diſcutés, j'ajouterai quelques

réflexions ſur divers objets qui m'ont également paru ſuſceptibles de cenſure.

En les examinant, j'expoſerai d'abord votre opinion, vos aſſertions, ma réfutation ſuivra. Je commence par l'article des Quakers.

Juſtification des Quakers.

JE cite d'abord votre long paſſage contre les Quakers.

« M. Benejet, dont la petite taille, la figure » humble & *meſquine* faiſoient un *parfait* contraſte » avec celle de M. Pendelton, peut être regardé » plutôt comme le modele que comme l'échan- » tillon de la Secte des Quakers. Occupé uni- » quement du bien des hommes, ſa charité & » ſa généroſité lui attirerent une grande conſidé- » ration dans des tems plus heureux où les vertus » ſeules ſuffiſoient pour illuſtrer un Citoyen. » Maintenant le bruit des armes empêche d'en- » tendre les ſoupirs de la charité, & l'amour de » la Patrie a prévalu ſur celui de l'humanité. » Cependant Benejet exerce toujours ſa bienfai- » ſance, il venoit me demander des éclairciſſe- » mens ſur les nouvelles méthodes inventées en » France pour rappeller les noyés à la vie ; je » lui promis non-ſeulement de les lui envoyer » de Neuport, mais de lui faire parvenir une » boëte pareille à celles que notre Gouvernement » a fait diſtribuer dans les Ports de Mer. La

» confiance s'étant établie entre nous, nous » vinmes à parler des malheurs de la Guerre, & » il me dit : mon ami, je ſais que tu es homme » de Lettres & Membre de l'Académie Françoiſe. » Les gens de Lettres ont écrit de bonnes choſes » depuis quelque tems ; ils ont attaqué les erreurs » & les préjugés, l'intolérance ſur-tout ; eſt-ce » qu'ils ne travailleront pas à dégoûter les hommes » de la Guerre, & à les faire vivre entr'eux » comme des freres ou des amis ? Tu ne te » trompes pas, lui répondis-je, lorſque tu fondes » quelqu'eſpérance ſur les progrès des lumieres de » la philoſophie. Pluſieurs mains actives travaillent » au grand édifice du bonheur Public ; mais inu- » tilement s'occupera-t-on d'en achever quelques » parties, tant qu'il manquera par la baſe, & » cette baſe, tu l'as dit, eſt la paix générale. » Quant à l'intolérance & à la perſécution, il » eſt vrai que ces deux ennemies du genre hu- » main, ne ſont pas encore liées par des chaînes » aſſez fortes ; mais je te dirai un mot à l'oreille, » dont tu ne ſaiſiras peut-être pas toute la force, » quoique tu ſaches très-bien le François : elles ne » ſont plus à la mode : je les croirois même prêtes » à être anéanties ſans quelques petites circonſ- » tances dont tu n'es pas inſtruit, c'eſt qu'on » empriſonne quelquefois ceux qui les attaquent » & qu'on donne des abbayes de cent mille liv. » de rente à ceux qui les favoriſent. Cent mille

» livres de rente, reprit Benejet, il y a là de
» quoi bâtir des Hôpitaux & établir des Manu-
» factures, c'eſt ſans doute l'uſage qu'ils font de
» leurs richeſſes. Non, mon ami, lui répondis-
» je, la perſécution a beſoin d'être ſoudoyée,
» cependant il faut avouer qu'ils la payent aſſez
» mal, & que les plus magnifiques des perſécu-
» teurs ſe contentent de donner mille ou douze
» cens liv. de penſion à quelques Poëtes ſatyriques
» ou à quelques Journaliſtes ennemis des Lettres,
» dont les ouvrages ſe liſent beaucoup & ſe
» vendent très-peu. Mon ami, me dit le Quaker,
» c'eſt une étrange choſe que la perſécution, j'ai
» peine encore à croire ce qui m'eſt arrivé à moi-
» même. Mon pere étoit François & je ſuis né
» dans ton pays. Il y a maintenant ſoixante ans
» qu'il fut obligé de chercher un aſyle en An-
» gleterre, emmenant avec lui ſes enfans, le ſeul
» tréſor qu'il ait pu ſauver dans ſon malheur, la
» juſtice, ou ce que l'on appelle ainſi dans ta
» Patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il ex-
» pliquoit l'Évangile différemment que tes Prêtres.
» Mon pere ne fut gueres plus content de ceux de
» l'Angleterre; il voulut s'éloigner de toute la hié-
» rarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où
» j'ai mené une vie aſſez heureuſe juſqu'à ce que
» la Guerre ſe ſoit allumée. Il y a long-tems que
» j'ai oublié toutes les perſécutions que ma famille
» a éprouvées. J'aime ta Nation, parce qu'elle

» eſt douce & ſenſible, & pour toi, mon ami,
» je ſais que tu ſers l'humanité autant qu'il eſt
» en ton pouvoir. Quand tu ſeras en Europe,
» engage tes Confreres à te ſeconder, & en at-
» tendant, permets que je mette ſous ta pro-
» tection nos freres de Rhode Iſland ».

« Alors il me recommanda en détail les Quakers
» qui habitent cet État, & qui ne laiſſent pas
» d'être en grand nombre; puis il prit congé de
» moi en me demandant la permiſſion de m'en-
» voyer quelques Pamphlets *de ſa façon*, la
» plupart faiſant l'apologie de ſa Secte. *Je l'aſſurai*
» *que je les lirois avec grand plaiſir*, & il ne
» manqua pas de me les envoyer le lendemain
» matin »,

« De quelque ſecte que ſoit un homme brû-
» lant de zele & d'amour pour l'humanité, c'eſt,
» il n'en faut pas douter, un être reſpectable; mais
» j'avouerai qu'il eſt difficile de faire réfléchir ſur
» la Secte en général, l'eſtime qu'on ne peut
» refuſer à quelques individus. La loi, que plu-
» ſieurs d'entr'eux obſervent, de ne dire ni *vous*,
» ni *Monſieur*, *eſt loin de leur donner un ton de*
» *ſimplicité & de candeur.* Je ne ſais ſi c'eſt pour
» compenſer cette eſpece de ruſticité, qu'ils ont
» ſouvent un ton *mielleux & patelin* qui eſt tout-
» à-fait *jéſuitique.* Leur conduite ne dément pas
» non plus cette reſſemblance. Couvrant du man-
» teau de la Religion *leur indifférence pour le bien*

» *public*, ils épargnent le ſang, il eſt vrai, *ſur-*
» *tout le leur ;* mais ils *excroquent* l'argent des
» deux partis, & cela *ſans aucune pudeur* & ſans
» aucun ménagement. C'eſt une opinion reçue
» dans le Commerce, qu'il faut ſe défier d'eux,
» & cette opinion eſt fondée, elle le ſera encore
» davantage. En effet, rien ne peut être pis que
» l'enthouſiaſme dans ſa décadence ; car que
» peut-on lui ſubſtituer, ſi ce n'eſt l'hypocriſie.
» Ce monſtre, ſi connu en Europe, ne trouve
» que trop d'accès dans toutes les Religions.

» Le Dimanche 10, j'avois réſolu de faire *un*
» *cours de cultes & d'Égliſes*. Malheureuſement les
» différentes Sectes qui ne s'accordent ſur aucun
» autre point, ont pris la même heure pour aſſem-
» bler les Fideles. Ainſi je ne pus voir dans la
» matinée que l'aſſemblée des Quakers, & dans
» l'après-midi, que celle des Anglicans. La Salle
» où les Quakers ſe réuniſſent, eſt quarrée ; il y
» a de tous les côtés, & parallelement aux quatre
» murs, des bancs & des prie-dieu ; de ſorte qu'on
» eſt placé les uns vis-à-vis des autres, ſans
» Autel ni Chaire, qui fixent l'attention. Lorſ-
» qu'on s'aſſemble, quelqu'ancien fait une priere
» *inipromptu*, & telle qu'elle lui vient dans l'eſ-
» prit ; puis on garde le ſilence, juſqu'à ce qu'un
» homme ou une femme ſoit inſpirée & ſe leve
» pour parler. Il faut croire les Voyageurs ſur
» leur parole, quelqu'extraordinaires que ſoient

» leurs récits. Comme l'Arioſte, je raconterai des » prodiges, *dirò maraviglie ;* mais il eſt sûr que » j'arrivai dans le moment où une femme venoit » de ſe taire. Un homme la remplace & parle *fort* » *bêtement ſur la grace intérieure, l'illumination* » *qui vient de l'eſprit*, & tous les autres dogmes » de ſa ſecte qu'il rabacha beaucoup & ſe garda » bien d'expliquer ; enfin ſon Diſcours finit au » grand contentement des freres & des ſœurs, » qui avoient tous l'air d'être diſtrait & ennuyé. » Après un demi-quart-d'heure de ſilence, un » vieillard ſe mit à genoux, & nous débita *une* » *fort plate priere*, après laquelle il congédia l'Au- » ditoire.

» En ſortant de cette *triſte & agreſte* Aſſem- » blée, le ſervice des Anglicans me parut une » eſpece *d'Opéra*, tant pour la muſique que pour » les décorations : une *belle* chaire placée devant » un *bel* orgue ; un *beau* Miniſtre dans cette chaire, » liſant, parlant, chantant *avec une grace toute* » *théâtrale ;* des jeunes femmes répondant mélo- » dieuſement *du parterre & des loges ;* un chant » doux & agréable, alterné par de très-bonnes » ſonates jouées ſur l'orgue, tout cela comparé » aux Quakers, aux Anabaptiſtes, aux Presbyté- » riens, &c. me paroiſſoit plutôt un petit Paradis » que le chemin du Paradis. Cependant, ſi l'on » conſidere tant de Sectes différentes, ou séve- » res, ou frivoles, mais toutes impérieuſes, toutes

» excluſives, on croit voir les hommes lire dans » le grand Livre de la Nature, *comme Montauciel* » *dans ſon Livre.* On a écrit : *vous êtes un blanc* » *bec*, & il lit toujours *trompette bleſſée.* Sur un » million de chances, il n'en exiſte pas une pour » qu'il devine une ligne d'écriture, ſans ſavoir » épeler ſes lettres; toutefois s'il vient à implorer » votre ſecours, gardez-vous de l'accorder; il » vaut mieux le laiſſer dans l'erreur, que de ſe » couper la gorge avec lui ».

Tel eſt l'article le plus violent de vos voyages contre les Quakers. Vous leur lancez encore quelques traits ailleurs; mais ils ne méritent pas d'être cités.

Avant d'entrer dans les détails que néceſſite la cenſure de cette diatribe, j'oſerai vous demander, Monſieur, quels ſont les faits, les livres, les hommes d'après leſquels vous prononcez ſi leſtement la condamnation de cette Secte. Avez-vous connu beaucoup de Quakers, la généralité des Quakers? Avez-vous long-temps vécu dans leur intime familiarité? Pouvez-vous les juger *tous*, & ſavoir ce que *tous* valent, pour avoir aſſiſté à une ſeule de leurs Aſſemblées? ou pour avoir, en paſſant, converſé avec l'un d'eux? ou pour avoir été introduit chez un autre qui ne daigna pas vous regarder? Quand vous êtes entré dans cette Aſſemblée Religieuſe, quand vous avez jugé le diſcours ou la priere qu'on prononçoit, étiez-vous dans

la disposition d'esprit que doit avoir tout homme qui recherche sincérement la vérité ? N'aviez-vous aucune prévention contre les Quakers ? Votre érudition théâtrale qui vous rappelloit des persiflages, & le persiflage est une argument si puissant sur l'esprit des François ; cette érudition, dis-je, n'étendoit-elle pas un voile sur votre esprit ? Voltaire qui les a ridiculisés, quoiqu'il les connût peu, ne vous avoit-il pas inspiré les mêmes préjugés contr'eux ? Enfin vos opinions morales & religieuses, votre esprit académique, militaire & de qualité, ce triple esprit de corps, que cette Secte déteste avec raison, ne vous rendoient-ils pas d'avance un témoin suspect & un juge partial ?

Eh ! pourquoi avez-vous, en les jugeant, abandonné ces principes qui doivent guider un juge ? Pour être fondé à refuser son estime à un individu, il faut ou l'avoir pris sur le fait, violant l'honneur ou la probité, ou avoir des témoignages authentiques & désintéressés sur son délit ; des oui-dires vagues ne peuvent jamais suffire.

Pour condamner un Corps, une Société qui existe depuis long-tems, pour l'accuser de friponnerie, d'égoïsme, d'hypocrisie, il faut avoir une chaîne de faits bien constatés, de faits d'autant plus certains que l'accusation est plus grave, & qu'elle frappe plus de personnes.

Ainsi, quand on a dit que les Catholiques

avoient été perſécuteurs, on pouvoit citer les Autos-da-fé, l'Inquiſition, la St. Barthelemi, le maſſacre d'Irlande, &c. Quand on a dit que le vieux Puritaniſme avoit été perſécuteur, on pouvoit citer les Scenes de ſang qui ſignalerent la révolution de 1650 en Angleterre, & la perſécution qu'il excita dans le nouveau monde. Quand on a dit que les Jéſuites étoient ambitieux, intriguans, perſécuteurs, on pouvoit citer leurs manœuvres éternelles en Angleterre, en France, la deſtruction de Port-Royal, & tant de Lettres de cachet avec leſquelles ils ont fait périr dans les priſons ſecretes une foule de victimes qui n'avoient d'autre tort que de ne pas penſer comme eux. Voilà des faits bien prouvés.

Mais vous, Monſieur, quels faits ſemblables pouvez-vous oppoſer aux Quakers ? Vous n'en citez pas un ſeul. Loin delà, vous ne citez que des faits à leur avantage ; car j'aurai quelquefois le plaiſir de vous fermer la bouche par vos propres paroles.

Mais de ce ſeul point que vous n'avancez aucun délit poſitif contre les Quakers, de ce ſeul point que vous n'appuyez votre jugement que ſur des oui dire, des aſſertions vagues, je conclus que vous n'avez aucune preuve des vices & des crimes que vous leur reprochez, je conclus que vous les avez jugés injuſtement.

Je ne me bornerai pas à ce raiſonnement général ;

je veux vous ſuivre pas à pas. Il me ſemble qu'on peut réduire à trois articles principaux les reproches que vous faites aux Quakers. Ils frappent :

Ou ſur leur conduite privée, & leur morale ;

Ou ſur leurs dogmes religieux ;

Ou ſur leurs principes politiques.

Sur chacun de ces points je vais démontrer votre injuſtice.

Conduite privée, morale des Quakers.

J'AI connu des Quakers à Londres, j'ai pris des informations ſur leur Secte, & voici l'hommage que j'ai cru devoir leur rendre publiquement, dans un tems, & dans un Ouvrage (3) où je voulois être utile à ma Patrie, en lui donnant le tableau de cette Iſle, que nous devrions imiter au lieu de la jalouſer ; dans un Ouvrage où, comme l'a bien deviné un Journaliſte étranger, j'avois pour but d'inſinuer les bons principes au travers de l'enveloppe Angloiſe (4).

« La ſimplicité, la candeur, la bonne foi

---

(3) Voyez le n°. 4, pag. 196, du tom. II, du Journal du Licée de Londres, ou Tableau des Sciences en Angleterre. Paris, 1784.

(4) Voyez le n°. 11 de la Correſpondance Littéraire Secrete, année 1785. ----- Feuille Etrangere, que la cenſure ne mutile point, où l'on trouve ſouvent des Anecdotes piquantes, & des articles très-énergiques en faveur de l'humanité.

» caractériſoient leurs actions, leurs diſcours. Ils » n'étoient pas affectueux ; mais ils étoient ſinceres ; » ils n'étoient pas polis, mais ils étoient hu- » mains ; ils n'avoient pas d'eſprit, cet eſprit » ſans lequel on n'eſt rien en France, avec lequel » on peut être tout, mais ils avoient du bon » ſens, un jugement ſain, un cœur droit, une » ame honnête ; enfin, ſi je deſirois vivre en » ſociété, ce ſeroit avec des Quakers, ſi je » voulois m'amuſer, ce ſeroit avec mes Com- » patriotes. Et leurs femmes, me dira-t-on, » que ſont-elles ? Elles ſont ce qu'elles devroient » être par-tout, fideles à leurs maris, tendres » pour leurs enfans, vigilantes, économes dans » leur ménage, ſimples dans leurs ajuſtemens (5) ; » elles ne ſont point du tout, & c'eſt-là leur » principal caractere, empreſſées à plaire à » d'autres individus, ni au monde en général. » Nulles à l'extérieur, elles ſe réſervent tout » pour leur intérieur. Il eſt encore quelques Pays

(5) J'aurois dû ajouter très-inſtruites dans la morale & la religion. J'ai connu une jeune Perſonne de cette Secte qui étonnoit par la profondeur de ſes idées, & par la fermeté de ſon caractere. J'ai peu vu de phyſionomies morales auſſi bien prononcées. Elle étoit dans elle l'effet d'une intime conviction, de cette conviction à laquelle on n'arrive qu'après l'exa- men le plus réfléchi.

» où regne cette ſimplicité de mœurs : par exem-
» ple, les Arabes l'ont conſervée avec la vie
» errante des premiers Patriarches. Diſons-le,
» répétons-le, c'eſt dans ces mœurs qu'on trouve
» de bons ménages, des familles heureuſes, &
» des vertus publiques. Nous malheureux gan-
» grenés au ſein de notre civiliſation & de notre
» politeſſe, nous les avons abjurées. Auſſi qui de
» nous eſt heureux, ſinon celui qui a la force de
» ſe reporter à la vie de la nature, & de vivre
» comme les bonnes gens des ſiecles paſſés,
» dont nos Agréables ſe moquent avec tant de
» grace ? *Si ad naturam vives*, dit Seneque,
» *numquam eris pauper, ſi ad opinionem, num-*
» *quam dives* ».

Je n'ai pas la préſomption de croire que mon témoignage ſeul doive l'emporter ſur le vôtre. Mais combien d'autres (6) je pourrois citer à l'appui du mien ! Je n'en choiſis qu'un ſeul, mais

---

(6) Liſez entr'autres l'Hiſtoire de l'Établiſſement des Européens dans les Indes, art. de la Penſilvanie.

Liſez la traduction des Lettres d'un Fermier de Penſilvanie aux Habitans de l'Amérique Septentrionale, excellent Ouvrage, different par ſon objet de celui de M. de Crevecœur, publié dans l'origine des troubles, par M. Dikinſon, qui y a joué un grand rôle, & qui étoit dernièrement Préſident du Conſeil en Penſilvanie. Cet Ouvrage a été traduit en François

il

il eſt frappant, il eſt déciſif ; c'eſt celui du ſenſible Auteur des Lettres d'un Cultivateur Américain. Vous le connoiſſez perſonnellement, comme moi ; vous ſavez s'il eſt aucun Écrivain qui mérite autant de confiance par ſa candeur, la bonté de ſon ame & par ſon caractere. L'amitié la plus tendre, & un grand rapport de ſentimens m'uniſſent à lui ; mais je mets cette amitié de côté pour peſer ſon témoignage. Il a vécu long-tems en Amérique, vécu avec des Quakers ; il les a vus dans leur intérieur, il les a ſuivis, éprouvés dans tous les actes de la vie civile, & il en porte un jugement entiérement oppoſé au vôtre (7). Avec quelle chaleur il loue l'hoſpitalité ſimple & cordiale qu'il trouva dans leurs maiſons, la paix, le bonheur qu'il y vit régner ! *Tout s'y fait en ſilence, & cependant avec gaieté.* Comme il loue leur bon ſens, leur ſagacité, leur tempérance, leur douceur, l'inſtruction de leurs femmes ! « En général, dit-il, elles brillent ſans » éclat, ſont ſolides ſans pédanterie, ennemies

---

& publié en 1769. Il n'a fait aucune ſenſation, quoiqu'il contînt de grandes vérités politiques.

Enfin liſez un petit Pamphlet de M. Bénézet, ſur l'établiſſement des Quakers.

(7) Voyez les Lettres d'un Cultivateur Américain, tom. premier, depuis la page 137 juſqu'à 197, & l'Anecdote qu'on lit dans la Préface.

» des bagatelles, & des frivolités, ſans affectation.
» ---- La lecture des bons livres à laquelle elles
» ſont accoutumées dès leur jeuneſſe, donne à
» leur converſation un degré d'intérêt qu'on ne
» trouve ailleurs que rarement, & un fonds de
» connoiſſances ſolides qui m'a ſouvent ſurpris.
» Elles ſont diſtinguées des autres, non-ſeulement
» par la ſimplicité de leurs vêtemens, mais encore
» par l'extrême propreté de leurs maiſons, de
» tout ce qui les environne. ---- Le ſilence &
» la modeſtie, une façon particuliere de com-
» mander à leurs domeſtiques & à leurs inféri-
» rieurs, une conduite égale & tranquille ſemble
» être par-tout le caractériſtique de ces bonnes
» gens ».

Et cette viſite intéreſſante chez le Botaniſte Bertrand, & cette Anecdote ſi touchante de l'affranchiſſement du Negre de Mifflin, & l'Hiſtoire de ſa miſſion courageuſe vers le Général Howe, qui n'a pas lu, qui n'a pas dévoré tous ces faits où ſe peint l'ame des Quakers, où ſe développent leurs principes ? Quel lecteur glacé, ces tableaux ſi touchans n'ont pas ému, pénétré, tranſporté en Amérique, au milieu des Quakers, enthouſiaſmé pour la vie patriarchale ? Quel lecteur, s'abandonnant à ſes rêves agréables, n'a pas deſiré de devenir comme eux, bon, ſimple, l'enfant de la nature ? Quel lecteur enfin, n'a pas intérieurement rendu hommage à cette Secte comme à la plus morale,

à la plus édifiante, à la plus ſainte de toutes les Sectes ?

Et vous voulez, Monſieur, détruire cet enchantement ! Vous démentez tacitement la vérité de ces tableaux ! Homme cruel ! Quand c'eût été une illuſion, deviez-vous la diſſiper ? Elle nous étoit chere, elle étoit utile en conſolant l'homme vertueux, en donnant des remords aux vicieux. Mais non, ce n'eſt point une illuſion, ce ſont des vérités, des faits que vous combattez. Vous, qui n'avez vu l'Amérique que dans des Camps, au milieu du tumulte des armes, &dans une de ces criſes violentes, où l'homme, jetté hors de ſa ſphere, n'eſt plus lui, ne peut juger, ni être jugé ! Vous qui n'avez connu l'Amérique qu'en la parcourant rapidement, qu'en paſſant dans des Auberges, ou aſſiſtant par haſard à un bal ou à une converſation ! Vous démentez un Américain même, un Cultivateur qui n'a prononcé ſon jugement qu'après vingt-ſept ans d'obſervations faites à loiſir au ſein de la paix, de la confiance, de l'amitié ----- !

Et avec quels armes venez-vous le combattre ? avec nos préjugés européens, nos préjugés François. Vous n'avez aucuns faits, & il en cite, cet homme reſpectable ; il cite des faits bien authentiques, des noms bien connus ; il cite les Bénézet, les Mifflin, les Bertrand. Et vous, en

parlant d'hypocrites, de fripons, vous ne nommez perſonne ; comment peut-on vous croire ?

Il me ſemble que vous méritez ici un reproche bien grave. Quand un Écrivain combat le ſentiment d'un autre Écrivain qui l'a précédé, il doit le citer, le nommer, le déférer au tribunal du Public. On ne peut s'exempter de ce devoir que pour un Auteur notoirement mépriſable. Or vous avez imprimé préciſément le contraire des opinions, des aſſertions de M. de Crevecœur ; & vous n'avez pas dit un ſeul mot de lui, de ſon Ouvrage, de cet Ouvrage qui a fait tant de ſenſation ! Et cependant vous l'avez lu, vous ſavez l'eſtime dont ſon Auteur jouit en Amérique, vous-même lui avez donné des témoignages de la vôtre. Puiſque vous combattiez non pas ſimplement ſes opinions, mais ſes récits, & des faits, l'honnêteté, les égards, le reſpect pour le Public exigeoient & exigent encore que vous déclinez les raiſons & de la différence de vos ſentimens, & de votre ſilence.

Qui croirons-nous, de M. de Crevecœur, ou de M. le Marquis de Chatellux, ſur les Quakers, l'un dit blanc, l'autre noir ? Voilà ce que j'ai entendu dire ; voilà la queſtion que vous deviez éviter. En laiſſant dans le ſilence ſon nom & ſon Ouvrage, vous jettez le Public dans l'incertitude.

Je ſais bien qu'on honore ce ſilence perfide &

Jéſuitique, ſi bien connu des Gens du monde & des Académiciens, du nom de ménagemens & d'égards. A préſent on a le ſecret de poignarder un homme Public avec une maxime générale, ou même en ne parlant pas de lui. Cette maniere lâche de nos Ariſtocrates Littéraires n'étoit pas faite pour vous.

Quand j'attaque quelqu'un, je le dois, & me nomme; telle doit être la deviſe de tous les honnêtes gens.

Cette incertitude où vous jettez le Public, ne peut ſubſiſter long-temps, s'il veut peſer les raiſons que j'ai déjà alléguées contre votre ſentiment, & celles que je vais développer; n'y eût-il que la différence des manieres d'écrire, elle eſt contre vous. Quand bien même je ne connoîtrois pas M. de C., quand je n'aurois pas lu cent fois dans ſon ame, je prononcerois d'après la ſimple lecture de vos deux Ouvrages. L'ame ſeule a dicté le ſien; le vôtre prouve que vous avez beaucoup d'eſprit; mais c'eſt avec l'ame qu'on doit juger des Républicains, des hommes d'une morale pure, & telle eſt celle des Quakers. Ce que vous avancez pour détruire leur réputation, ne l'ébranlera pas. Ici je commence à vous ſuivre pas à pas.

» La Loi que *pluſieurs* Quakers, dites-vous, » obſervent de ne dire ni *vous*, ni *Monſieur*, eſt » loin de leur donner *un ton* de *ſimplicité* & *de* » *candeur* ».

Ce n'eſt pas l'uſage de pluſieurs ; c'eſt l'uſage général.

Vous parlez de ton, comme ſi les Quakers cherchoient à avoir un ton, comme s'ils étoient ſimples avec prétentions. Ils ſont loin delà.

La ſimplicité dans le diſcours, eſt l'abſence de ces vaines formules, de ces complimens ridicules, de ces menſonges convenus qu'ordonne la politeſſe françoiſe. Voilà la ſimplicité dont ſe piquent les Quakers. Ils ne diſent point à un homme qui leur eſt inconnu, qu'ils ſont charmés de le voir. Ils ſe taiſent & attendent pour juger. Ils ne ſerrent point la main d'un homme qu'ils mépriſent. Il ne ſe courbent point devant un bel habit, une croix, un ruban bleu ou rouge. Ils ne courtiſent point le Miniſtre que la Nation déteſte. S'ils tutoyent tous les hommes, c'eſt par une ſuite de leur opinion naturelle que tous les hommes ſont égaux. Cette ſource ne devroit-elle pas ſanctifier leur uſage aux yeux d'un Philoſophe.

Le courage avec lequel ils l'ont ſoutenu à la Cour, dans les Tribunaux ; ce courage avec lequel ils ont forcé l'autorité de ſe ployer à leur volonté, ne doit-il pas encore les honorer ? Car je ſuppoſe avec vous, qu'il ſoit aſſez indifférent d'appeller un homme *vous* ou *tu*, il ne l'eſt pas au moins d'avoir un caractere, de la fermeté, de cette inébranlable fermeté que les oppreſſeurs haïſſent tant, parce qu'ils en craignent les effets ; &

il importe peu que cette fermeté ſe déploye pour un petit objet, ou dans des circonſtances légeres. Car il eſt à préſumer qu'elle ſe développera avec plus d'énergie encore dans une criſe importante. Or les perſécutions eſſuyées par les Quakers, plutôt que de renoncer au tutoyement, décéloient un grand caractere, & conſéquemment leur ſupériorité ſur le reſte des hommes, & ce caractere ne s'eſt pas démenti, quand l'autorité a voulu attaquer leurs principes politiques ou religieux.

Dans le fonds, qui a raiſon d'eux ou du vulgaire, pour cet uſage que vous leur reprochez? Puiſque *vous* eſt la dénomination de pluſieurs individus, pourquoi l'attribuer à un ſeul? L'adulation imagina cette altération, l'orgueil & la baſſeſſe l'ont étendue par-tout. Les Quakers ont voulu ramener l'uſage au bon ſens. Qu'avez-vous à leur objecter? Faut-il qu'ils deviennent boiteux, parce que vous n'avez pas la force de marcher droit?

Si ces Savans ſuperbes, qui prétendent au titre de Philoſophe, avoient la Philoſophie dans le cœur, ne devroient-ils pas imiter les Quakers? Ne devroient-ils pas abjurer ces formules baſſes qui décelent un eſclave ou un homme faux? Ne devroient-ils pas, au lieu de plaiſanter les Quakers, comme eux, élever l'homme, & forcer les Grands à croire qu'ils ne ſont que les égaux de l'être le plus infime? C'étoit ainſi que faiſoit

Diogene, ce Héros de nos Académiciens, qu'ils ſe gardent bien d'imiter. Diogene étoit un vrai Quaker, c'eſt-à-dire, un ſage qui connoiſſoit la dignité de l'homme, & le néant des grandeurs ſociales ?

Qu'eſt-ce encore que *la candeur* dont vous ſemblez ne prêter que le maſque aux Quakers ? Avoir de la candeur, c'eſt avoir l'ame ſur les levres, & on ne l'a que quand elle eſt bien pure. Avoir de la candeur, c'eſt dire ce que l'on penſe, c'eſt rendre hautement hommage à la verité. Tel eſt, & ils l'ont prouvé par le ſacrifice de leurs vies, tel eſt le caractere général des Quakers.

Vous êtes loin de le leur accorder, puiſque vous leur prêtez *un ton mielleux & patelin, tout-à-fait jéſuitique.* Vous prétendez même que *leur conduite ne dément pas cette reſſemblance.*

Affreuſe & fauſſe comparaiſon ! Qu'entend-on par un Jéſuite ? Un homme faux, avec l'air de la candeur, hypocrite avec art, ambitieux & intriguant ſous l'apparence du renoncement aux honneurs & aux richeſſes, tyran avec l'air de la douceur, de la ſervitude & de la politeſſe, égoïſte avec l'air de l'humanité.

Les Jéſuites brûloient de dominer ſur toutes les conſciences, pour dominer enſuite ſur les trônes, pour faire ouvrir d'un ſigne les priſons, & y enterrer vivans leurs rivaux & leurs ennemis. Voilà pourquoi ils affectoient le ton mielleux &

patelin qui n'offenſe la vanité de perſonne, qui la flatte, & la ſéduit au contraire.

Les Jéſuites brûloient de la fievre du proſélytiſme. Ils enveloppoient les jeunes talens, ils les tourmentoient pour en faire des adeptes; ils circonvenoient les grands & les petits, ils avoient des eſpions à la Cour, & dans les Tribunaux, ils ſoudoyoient des prôneurs & des partiſans partout; en un mot, ils vouloient tout envahir, tout ſubjuguer.

Je le demande à tout homme qui connoît un peu l'Hiſtoire des Quakers, qui a tant ſoit peu vécu avec eux, eſt-il aucun de ces traits qui convienne à ces hommes ſimples? Peut-on leur reprocher l'envie de dominer, lorſqu'ils renoncent aux places & aux honneurs? L'intrigue, lorſqu'ils n'ont point d'ambition? La fauſſeté, lorſqu'ils n'ont aucun intérêt à en avoir? Qui ne ſait qu'ils ne proſélitiſent point, n'écrivent point, ne prônent point pour ſe faire prôner? Qui ne ſait qu'ils ont en horreur l'intolérance, & à plus forte raiſon ces moyens affreux de captivité, de tourmens ſecrets, d'inquiſition, avec leſquels les Jéſuites ont voulu renverſer le ſyſtême de la grace efficace? Les Quakers ont été ſouvent bafoués, mutilés, mis aux fers; jamais ils n'ont bafoué, mutilé, mis aux fers aucun de leurs ennemis. En peut-on dire autant des Jeſuites?

Eſt-il étonnant qu'ils aient le ton doux? c'eſt

celui que donne la tolérance pour toutes les Sectes & l'amour de l'humanité. Mais ce ton est loin d'avoir le caractere dégradant du patelinage. Ce dernier a un but secret, l'intérêt d'acquérir ou du pouvoir, ou de l'or, ou la réputation, ou des titres. Or un Quaker ne recherche point le pouvoir, est moins avide d'or que tout autre individu, se soucie peu de la réputation, dédaigne les titres.

Vous ne vous bornez pas à refuser aux Quakers la simplicité, la candeur; vous ne vous bornez pas à les assimiler à une des Sectes les plus ambitieuses, les plus intriguantes, les plus tyranniques, qui aient existé; vous leur refusez même la probité. Vous prétendez que dans la guerre d'Amérique, *ils ont escroqué l'argent des deux partis sans aucune pudeur, sans aucun ménagement.*

Et vous n'appuyez d'aucune preuve une allégation aussi affreuse ! Et cette allégation enveloppe toute la Secte ! Elle peut envelopper les Bénézet & les Mifflin, ces hommes que vous louez, & que les enthousiastes de la vertu admirent ! Comment avez-vous pu flétrir ainsi d'un seul trait une foule d'hommes respectables ? Quoi ! en supposant, ce que je ne crois pas, ce que je ne croirai que lorsque vous aurez posé des faits bien prouvés, en supposant que quelques Quakers eussent profité des circonstances pour vendre cherement, ou même comme vous le dites, eussent excroqué de l'argent des deux partis, deviez-vous étendre

cette tache ſur toute la Secte ? S'il eſt des coupables, nommez-les, vous le devez. Vous êtes coupable vous-même, ſi vous ne le faites pas ; car enfin, par votre ſilence, vous égorgez les innocens avec les criminels.

Mais comme il eſt impoſſible que vous ayez été le témoin de tous les marchés faits par des Quakers, comme il eſt impoſſible que vous ayez jamais acquis, que vous puiſſiez jamais acquérir la preuve que tous les Quakers, ſans exception, ont commis des friponneries, il en réſulte que votre aſſertion eſt une vraie diffamation, pour laquelle vous devez une réparation authentique au même tribunal, à ce tribunal du Public, où, ſans les citer, vous les avez flétris. Moi-même je vous y dénonce. Moi, lié avec quelques-uns d'entre eux, moi, pleinement convaincu de la probité des Quakers en général, moi, voyant que l'accuſateur eſt un homme qualifié, titré, appartenant à des corps littéraires, toutes circonſtances capables de forcer le Public à douter de l'honnêteté des Quakers, je vous ſomme de ſpécifier vos accuſations, de produire vos preuves devant le Public ; & ſi vous gardez le ſilence, encore une fois, je me crois autoriſé à regarder votre aſſertion comme une diffamation.

Ce mot vous choquera, Monſieur ; je ne l'écris qu'à regret ; mais je ne l'écris point, ſans en avoir

peſé toute la force. Un Ecrit diffamatoire eſt un écrit public où l'Auteur, connu ou anonyme, outrage un ou pluſieurs individus, en les accuſant ou de crimes faux, ou de baſſeſſes, ou de vices, en un mot, où il cherche à les déshonorer. Or n'accuſez-vous pas les Quakers d'être des eſcrocs, des fourbes, des hypocrites & des hommes indifférens au bien public ?

Il ſe peut que des Quakers aient fourni des proviſions aux Anglois comme aux Américains : eſt-ce là ce que vous qualifieriez crime ? Mais ſouvenez-vous que les Quakers ſe regardent comme les freres de tous les hommes, qu'aucun n'eſt leur ennemi, pas même celui qui les perſécute. A ce titre dès-lors Anglois & Américains, tout étoit égal pour eux. La plupart croyoient bien que l'Angleterre faiſoit une Guerre injuſte. Mais un Quaker ne rendoit pas le ſoldat Heſſois complice de cette injuſtice ; il ſe croyoit obligé de le ſecourir comme ſon frere l'Américain.

Je l'avoue, dans l'opinion où je ſuis, que la ſeule Guerre juſte eſt celle où un Peuple réſiſte à l'oppreſſion, & que la Guerre des Américains avoit ce caractere, j'aurois mieux aimé voir le Quakers ſe liguer avec les Américains pour chaſſer plutôt les deſtructeurs de leur Pays.

Mais de ce qu'ils ne l'ont pas fait, de ce qu'ils ſe ſont aſtreint ſcrupuleuſement à ſuivre leur ſyſtême de ne point verſer de ſang, je ne les

accuſe point d'être criminels. Ils l'étoient d'autant moins que leurs principes & leurs actions étoient connus des deux partis.

Peut-être encore ont-ils *vendu cher* aux deux partis. Appellez-vous eſcroquerie cette ſorte de vente ? Je voudrois avoir des faits précis, pour diſcuter cette accuſation. N'en ayant aucun, vous-même n'en citant point, je ſuis forcé de croire que vous vous êtes laiſſé ſéduire par le préjugé général contre le Négociant qui profite des circonſtances pour vendre à très-haut prix.

Quand un Commerce eſt libre, quand le vendeur n'eſt pas ſeul, & qu'il y a concurrence, quand il ne force point l'acheteur de lui payer le prix qu'il demande, il n'y a point d'eſcroquerie; le prix fût-il d'ailleurs le plus haut qu'on puiſſe imaginer.

Les circonſtances que la Guerre amene avec elle, entraînent une grande hauſſe dans le prix des denrées, parce qu'elles en diminuent la production & l'abondance. Celui qui les apporte au marché n'eſt point coupable d'en renchérir le prix, en raiſon de la rareté, pas plus que, dans le tems d'abondance, l'acheteur ne le ſeroit d'offrir peu pour avoir beaucoup. Cependant le vulgaire qui eſt accoutumé à un certain prix, dont les moyens, loin d'augmenter, diminuent par la Guerre; ce vulgaire, alors forcé d'acheter tout au poids de l'or, crie à l'eſcroquerie. Je ne doute

point que partageant ce préjugé, la plupart des Officiers François qui, comme vous, voyageoient dans les États-Unis, rencontroient de pauvres Auberges, & des cuisines mal fournies, & étoient cependant obligés de payer avec de l'or un gîte médiocre, & un souper détestable; je ne doute point, dis-je, que souvent ils ne se plaignissent d'être *écorchés*, & ne regardassent tous les Aubergistes Américains comme des fripons. Vous semblez l'insinuer vous-même dans différens endroits de vos Voyages (8). Vous, & ces Voyageurs, étiez dans l'erreur. On vous faisoit payer, 1°. la rareté des bras & leur prix excessif; 2°. la rareté des denrées; 3°. la rareté des Voyageurs; 4°. la rareté des Auberges; & d'après ces quatre circonstances, il n'est point étonnant que vous payassiez quatre fois plus cher qu'en France.

Il n'entre point dans mon plan de vous développer ici toutes mes idées sur la cherté (9). Tout ce que je puis dire, c'est que jamais la cherté ne

---

(8) Dans l'un entr'autres, en parlant d'un frere de Bénézet, vous dites: *Qu'il n'avoit retenu des principes des Quakers que celui de vendre très-cher.*

(9) Voyez ce que j'en ai dit dans mon article sur l'État Civil des Juifs, tom. II, Journal du Licée. --- Vendre cher, y disois-je, s'est souvent traduit par le mot de mauvaise foi, au moins, dans la bouche des ignorans.

peut être transformée en eſcroquerie, toutes les fois, 1°. que l'Acheteur connoît les qualités de la denrée & les circonſtances de la vente ; 2°. qu'ayant concurrence entre les Vendeurs, l'Acheteur eſt maître de prendre ou de refuſer.

Les Quakers ont la réputation de vendre cher ; c'eſt qu'apparemment leurs marchandiſes ſont toujours d'une bonne qualité. Mais puiſque vous êtes libre de vous pourvoir ailleurs, vous n'avez point à vous plaindre de leur cherté, & ſi vous leur donnez la préférence, c'eſt qu'apparemment vous regardez leur marchandiſe., quoique plus chere, préférable par la qualité à celle dont le prix eſt inférieur.

On ſait d'ailleurs que les Quakers ont en général un prix fixe, qu'ils ne ſurenchériſſent & ne baiſſent jamais. Or l'eſcroquerie eſt incompatible avec un pareil uſage. Elle ne peut ſe trouver que parmi ceux qui varient ſur leurs prix, & qui ſe jouant de l'ignorance & de la crédulité des Acheteurs, exigent un prix bien ſupérieur au taux du marché.

Voilà les Marchands dont il faut *ſe défier ;* mais non pas de ceux qui, comme les Quakers, n'ont qu'un prix fixe.

Elle eſt donc invraiſemblable cette aſſertion par laquelle vous cherchez encore à les déshonorer : *C'eſt une opinion reçue dans le commerce qu'il faut ſe défier d'eux.*

Elle eſt fauſſe d'ailleurs. J'ai préciſément entendu le contraire à Londres, c'eſt-à-dire, dans une Ville, où, ſi les Quakers avoient de la pente à la friponnerie, à la corruption, ils devroient être néceſſairement plus fripons, plus corrompus qu'à Philadelphie. Or ils ſont loin de cette corruption, & c'eſt un des plus grands prodiges de ce ſiecle, que dans un pareil cloaque, leur vertu ait conſervé toute ſa pureté.

Je veux que vous ayez entendu ce propos en Amérique. Mais ne deviez-vous pas remonter à la ſource de ce bruit populaire ? Ne deviez-vous pas rechercher ſi la méchanceté, l'envie (10) ne l'avoient pas dicté ? Ne deviez-vous pas en vérifier vous-même la réalité ? Et au lieu de vous borner à dire que *cette opinion eſt fondée*, ne deviez-vous pas citer les faits bien authentiques

---

(10) On leur a reproché, dit M. de Crevecœur, tom. premier, pag. 169, leur attachement à l'état du Commerce; mais on ne dit cela que par la jalouſie qu'excite la vue de leurs richeſſes. Les Quakers ſont donc en Amérique l'objet de l'envie publique; & alors combien de contes ne doit-elle pas imaginer & répandre contr'eux ? N'a-t-on pas vu dans les ſiecles précédens, l'envie des Chrétiens pauvres & orgueilleux, accuſer les Juifs des crimes les plus affreux, uniquement, parce qu'ils s'enrichiſſoient dans le Commerce ?

qui

qui lui ſervent de fondement ? Encore une fois, Monſieur, quand on accuſe un Citoyen d'un crime, il faut toujours mettre la preuve & le fait à côté. Sans cette condition, l'accuſation n'eſt qu'une calomnie, & tel ſera le caractere de la vôtre, ſi vous ne nous citez pas les faits graves que vous avez à reprocher aux Quakers, & *à tous* les Quakers ; car vous les flétriſſez tous ſans aucune diſtinction.

Dogmes religieux des Quakers.

Je paſſe maintenant aux ridicules dont vous couvrez les Quakers, en parlant de leur Culte & de leurs Dogmes religieux ; & je ſuis de même votre récit pas à pas.

« Le Dimanche dix, dites-vous, j'avois réſolu » de faire *un cours de Cultes & d'Égliſes* ».

Il faut avouer que c'eſt faire un plaiſant cours que d'aſſiſter une ſeule fois à un Sermon ou à une Priere, & d'attrapper à la volée quelques phraſes dans une Langue & dans une Religion Étrangeres. Puiſque chaque Secte a un idiome particulier, puiſque chacune donne une valeur différente à des mots généralement uſités, le bel eſprit qui veut faire ſi leſtement ſon cours, riſque de ne rien comprendre & de n'avoir que des idées fauſſes de ce qu'il entend.

Mais quel pouvoit être l'objet de cet étrange

cours d'Égliſes ? Étoit-ce de connoître les cérémonies ? Le Culte des Puritains en admet peu, & celui des Quakers point. Étoit-ce de connoître les principes & l'eſprit de chaque Secte ? Ce but étoit plus raiſonnable, plus important. Mais quelque perſpicacité qu'on ait, peut-on ſe flatter de ſaiſir & de connoître dans une heure, dans une ſéance, le ſyſtême théorique & pratique d'une Secte ? L'un s'apprend dans les Livres, l'autre par des liaiſons habituelles & continues.

Nous n'avons que trop cette manie en France, de juger les objets en courant, & ſans rien approfondir. On traite ainſi preſque toutes les Sciences. On croit être habile Phyſicien, ou poſſéder à fonds la Chimie, pour avoir aſſiſté à quelques ſéances d'un cours. On s'eſt déjà vivement élevé contre cet abus; mais il ſubſiſte & ſubſiſtera long-tems, parce qu'il favoriſe le charlataniſme des Maîtres, la pareſſe & la ſuffiſance des Écoliers.

« Malheureuſement, ajoutez-vous, les diffé-» rentes Sectes, *qui ne s'accordent ſur aucun autre* » *point*, ont pris *la même heure*, pour aſſembler » les Fideles ».

Comment avez-vous pu imprimer que les Sectes religieuſes de l'Angleterre ou des États-Unis ne s'accordent ſur aucun point, tandis que toutes, par exemple, regardent l'Évangile comme un Livre divin, que toutes, à l'exception des Unitaires,

regardent le Chriſt comme le Fils de la Divinité, que toutes admettent la néceſſité de la Priere, &c? Vous êtes trop inſtruit pour ignorer ces faits, mais vous avez ſacrifié la vérité au petit plaiſir de faire une antitheſe.

N'eſt-il pas encore ſingulier, que pour la commodité des curieux, vous vouliez aſſujettir toutes les Sectes à une heure différente dans l'exercice de leur Culte? Eh! que ne faiſiez-vous votre cours de Cultes, comme les Petits-Maîtres font à Paris leur cours de Spectacles? Une Ariette aux Italiens, une Scene aux François, un Ballet à l'Opéra, un tour de promenade au Vaux-Hall; ils ont tout vu, ſavent tout, ils ſe ſont montrés par-tout & en deux heures.

Si en écrivant cette phraſe vous euſſiez voulu vous rappeller que l'homme qui, pénétré de ſes devoirs envers la Divinité, s'éleve à lui dans le fonds de ſon cœur, s'inquiéte peu des Étrangers, & beaucoup de ſon objet; ſi vous euſſiez encore réfléchi qu'il eſt plus qu'imprudent, comme je vous le prouverai, de dégrader les objets religieux, en les traitant avec cet air leſte, en les rabaiſſant au niveau des Spectacles, vous n'auriez pas jugé ſi légérement les Quakers, les Puritains, ni même le Anglicans.

✗ Vous euſſiez ſur-tout évité cette mauvaiſe plaiſanterie ſur les femmes, qu'on ne s'attend pas à trouver ſous la plume d'un admirateur du beau

✗ Si vous eu... réfléchi qu... n'eſt plus... vous aux... de l'Éc...

Sexe, & d'un Académicien : « comme l'Arioſte, » *dirò maraviglia*, je conterai un prodige, au » moment où j'entrai, une femme venoit de ſe » taire ».

Comment cette épigramme triviale & rebattue a-t-elle pu vous échapper, ſur-tout avec cet air de prétention que lui donne la citation ! Vous qui vantez avec tant de chaleur nos Françoiſes, n'en avez-vous donc jamais connu qui euſſent le talent de ſe taire, & qu'on eût du plaiſir à entendre ? N'avez-vous jamais vécu avec des Angloiſes & des Américaines ? N'avez-vous pas obſervé que la modeſtie & le ſilence ſont leur partage, qu'elles ne ſe montrent jamais empreſſées de parler, quoiqu'elles ſoient très-inſtruites ? Oui très-inſtruites, & très-capables d'inſtruire même des Savans & des Académiciens. Je ne vous en citerai qu'une, Madame Macaulay ; ſon Hiſtoire des Stuards eſt certainement plus utile que tout ce que l'Académie Françoiſe & ſes Membres ont produit juſqu'à nos jours.

Eh ! pourquoi d'ailleurs humilier les femmes ? N'eſt-ce pas en aviliſſant les individus, qu'on les force à s'avilir ? Les Quakers ont rendu aux femmes la juſtice que nous leur refuſons ; elles ont prouvé qu'elles en étoient dignes ; car le *Quakériſme* a eu ſes *Porcia*.

Silence, ou diſcours, vous paroiſſez déterminé à tout critiquer chez les Quakers. « Un homme,

» ajoutez-vous, remplaça cette femme, & parla » *fort bêtement* ſur *la grace intérieure*, l'*illumination qui vient de l'eſprit*, & tous les autres » Dogmes de ſa Secte qu'il *rabacha* beaucoup, & » ſe garda bien d'expliquer ».

J'oſerai, Monſieur, vous demander ici ſi vous entendez aſſez l'*Anglois des Quakers*, pour avoir compris ce Quaker, & avoir pu le juger. Qu'un Étranger ſoit capable de ſuivre l'éloquent Burke au Parlement, ou Miſſ Young ſur le Théâtre, il n'eſt pas pour cela toujours en état d'entendre un Sectaire qui prêche ſes Freres. Les Quakers, ſurtout, ont un langage particulier qu'il eſt difficile d'entendre avant d'avoir lu, & bien attentivement, quelques-uns de leurs Livres; l'apologie de Barclay, par exemple. Or je ſoupçonnerois, par un ſeul mot, que vous n'aviez pas tout-à-fait la clef de l'Idiome & du ſyſtême des Quakers; c'eſt lorſque vous vous plaignez que le Prédicant *ſe garda bien d'expliquer* ſes Dogmes. Probablement il étoit aſſez clair pour ſes Freres qui entendoient ſa Langue, lorſqu'il étoit obſcur pour vous qui ne l'entendiez pas. Et dans un pareil cas, que diriez-vous d'un homme qui, n'ayant appris l'Indoſtan que dans la Grammaire de Halhed, diroit d'un Brame, qu'il parla fort bêtement ſur Viſtnou? Que diriez-vous d'un bel eſprit qui, n'étant point au courant des idées nouvelles, qu'a fait naître le Magnétiſme, appelleroit vos conſidérations ſur

le mouvement, un Recueil de Logogryphes? Que diriez-vous d'un Anglois qui, ne connoiſſant point les mille & une révolution que la Chimie Françoiſe a éprouvées dans ſa nomenclature, trouveroit fort bête & fort obſcur l'*Oxigine* de MM. Fourcroy & Lavoiſier?

Il eſt fort aiſé de faire en quatre mots le procès d'une Secte & la ſatyre de ſes Dogmes. J'ai vu de ces Plaiſans qui n'auroient pas même expliqué *les mots de ralliement* dont ils ſe ſervoient. J'en ai vu beaucoup citer en ricanant les propoſitions de Janſenius, qui auroient balbutié, ſi on les eût preſſés de décliner & d'expliquer la premiere de ces propoſitions.

C'eſt avec des mots qu'on mene les ignorans; & je ne doute point que la plupart de ceux qui vous liront, & qui ne connoiſſent point les Quakers, ne les jugent ſur la caricature que vous en faites, & ſur ces ſeuls mots, de *grace intérieure*, *d'illumination qui vient de l'eſprit*, & ſurtout ſur la jolie pointe de *rabacher*. On ſe dira: mais d'où ces gens-là viennent-ils donc? Ils ſont donc d'un autre ſiecle, d'un autre monde! Les pauvres ignares!

Je ne ſais pas ce qu'a dit le Quaker qui parla devant vous, mais je vous avouerai que les Dogmes ſur leſquels il devoit diſſerter, les Dogmes de ſa Secte, ne me paroiſſent pas ſi *bêtes* qu'à vous. Je vais en donner un Précis, non pour

vous, car vous avez sûrement lu Bénézet auparavant de le ridiculiser, mais pour cette partie du Public qui ne connoît les Quakers que *d'après nos Opéras comiques.*

Les Quakers croyent en un seul Dieu, Tout-Puissant, Éternel & immuable.

Ils croyent à la Divinité, à la Mission du Christ.

Ils croyent que tous les hommes peuvent être sauvés.

Ils admettent une grace, une lumiere universelle. ---- C'est-à-dire, que Dieu fait la faveur à tous ceux qui veulent sincérement connoître la vérité & qui la recherchent, de la leur dévoiler, de se faire connoître à eux.

Ils croyent que cette faveur a été accordée à tous les Philosophes anciens qui, à la pratique de la vertu, joignoient la recherche de la vérité, tels que Socrate, Épictete & Seneque.

L'Esprit saint n'est pas autre chose que cette lumiere intérieure qui leur sert de guide.

Quiconque, dit Bénézet, entre sérieusement en lui-même avec un desir sincere de connoître & de faire son devoir, ne manquera pas d'y trouver un guide suffisant, un rayon de soleil, de lumiere, qui éclairera son entendement, & lui donnera l'assistance nécessaire pour distinguer le bien du mal. Ceux qui veulent obéir à cette lumiere, à ce divin guide, quelque Religion qu'ils

profeſſent, trouvent bientôt en eux-mêmes la ſainteté, la pureté, &c.

La Bible eſt le ſeul Livre qu'ils liſent, qu'ils conſultent, qu'ils ſuivent. Ils refuſent cependant, dit Bénézet, de l'appeller la parole de Dieu, parce que cette dénomination doit être réſervée uniquement au Chriſt, parce que ces Livres peuvent être interprétés en divers ſens, parce que les hommes peuvent être portés à croire qu'en l'ayant, ils ont tout ce qui eſt néceſſaire au ſalut.

Quant au Culte, ils n'ont ni Cérémonies, ni Sacremens, parce qu'ils prétendent n'en trouver aucune trace dans les Écritures-Saintes.

Ils ne croyent point à la néceſſité du Baptême, ni de la Cene; ce ſont des Types, des Images, ſuivant eux; une bonne vie eſt la ſeule voie du ſalut.

Ils admettent cependant la Priere; mais ils croyent qu'on ne doit prier que quand on eſt inſpiré par l'eſprit, & on ne l'eſt que par une longue méditation.

Ils ont des Aſſemblées, parce que Dieu a promis que, lorſque deux ou trois perſonnes ſeroient aſſemblées en ſon Nom, il ſeroit au milieu d'eux.

Ils n'ont ni Prêtres, ni Évêques, ni Miniſtres; ils diſent qu'ils ne voyent dans l'Évangile aucune trace de cette Hiérarchie.

L'homme qui veut avoir le privilege excluſif de communiquer avec Dieu, eſt, ſuivant eux, un préſomptueux. Chaque Fidele eſt Prêtre & Miniſtre de droit. Tout Quaker eſt Prédicateur, dès qu'il ſe ſent inſpiré.

Auſſi refuſent-ils de payer la dîme. C'eſt dégrader, ſelon leurs principes, la Religion, que d'en faire un commerce ; c'eſt déſobéir à l'Être ſuprême, qui a dit : *donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.*

Par la même raiſon, ils rejettent la Science, qu'on appelle Théologie, ne la croyant propre qu'à produire l'orgueil & des diſputes.

Je dirai ci-après ce qu'ils penſent de la guerre.

On ſait qu'ils ne font point de ſerment, & ils ſe fondent ſur cette parole de Jéſus-Chriſt : *ne jurez point ; mais dites ſeulement oui & non, ce qu'on ajoute eſt mauvais.*

Pour la police intérieure de cette Secte, elle eſt très-exacte, & très-raiſonnable. Il y a des Aſſemblées par députés tous les trois mois ; & des Aſſemblées générales tous les ans. Ces Aſſemblées ſont compoſées de tous les Membres d'un Comté. Si un frere ſe comporte mal, les anciens lui font des remontrances, les lui réitèrent, les font réitérer par d'autres ; s'il perſiſte, il eſt cité & jugé à l'Aſſemblée des trois mois. Il peut appeler à l'Aſſemblée générale, où ſa cauſe eſt examinée de nouveau.

Ils évitent avec ſoin tous les Procès. S'il y a quelque Quaker malheureux ou indigent, tous ſes freres le ſoutiennent (11).

Ils ſe font un devoir de contribuer aux aumônes générales.

Ils n'occupent point de places dans les Magiſtratures.

Cependant dans la Penſilvanie, ils ont été pendant un certain temps en poſſeſſion des Magiſtratures ; mais enſuite les Quakers s'appercevant qu'il n'étoit gueres poſſible d'accorder leurs principes avec les tentations des places, ils réſolurent de n'en plus occuper aucune.

Tels ſont les dogmes religieux & civils des Quakers, & on doit dire à leur louange, que dans les pays où ils étoient foibles & perſécutés, rien n'a pu les forcer à les quitter, que dans ceux où ils ont été maîtres, ils n'ont forcé perſonne à les embraſſer. Je citerai à cette occaſion deux paſſages frappans de Barclay & de Bénézet ; je ne changerai rien à leur ſtyle.

« Les témoins de Dieu (12), dit Barclay, ap» pelés par mépris Quakers ou trembleurs, ont

(11) On m'a cité à Londres un Négociant Quaker que ſes Freres avoient relevé trois fois, à la quatrieme, on l'engagea à quitter le Commerce, & on lui aſſura une penſion pour ſa ſubſiſtance.

(12) Apolog. de Barclay, pag. 577.

» donné une preuve manifeſte de leur patience
» dans les ſouffrances. Car auſſitôt que Dieu eut
» révélé ſa vérité parmi eux, ſans avoir aucun égard
» à toutes les oppoſitions, ils allerent de côté &
» d'autre, ſelon qu'ils étoient mus par le Sei-
» gneur, prêchant & répandant la vérité dans
» les places plubliques, ſur les grands chemins,
» dans les rues & dans les Égliſes publiques; quoi-
» que battus chaque jour, fouettés, meurtris,
» traînés & empriſonnés pour cette raiſon. Et
» quand il y avoit, en quelque lieu que ce fût,
» une Égliſe ou une Aſſemblée recueillie, ils les
» enſeignoient de tenir leurs Aſſemblées ouverte-
» ment, & de ne point fermer les portes, ni de
» ne le faire point à la dérobée, afin que tout le
» monde le ſçût, & que quiconque voudroit,
» pût entrer. Et comme par ce moyen là tout
» juſte ſujet de crainte, de conſpiration contre le
» Gouvernement, étoit entiérement ôté, auſſi
» leur courage & leur fidélité qu'ils avoient en
» n'abandonnant point leur Aſſemblée, fatiguoit
» tellement la malice de leurs ennemis, qu'ils
» étoient contraints bien ſouvent de laiſſer leur
» ouvrage ſans être achevé. Quand ils venoient
» pour diſperſer une Aſſemblée, ils étoient con-
» traints de tirer dehors chaque individu par
» force (13), & quand on les avoit traînés dehors

(13) Sous le regne de cet infâme Charles ſecond,

» par violence, ils s'en retournoient incontinent » à leur place tout paisiblement. Et quand même » quelquefois les Magistrats ont fait démolir leurs » maisons de dévotion, ils se sont assemblés le » lendemain ouvertement sur leurs masures, & » ainsi ils conservoient leur possession & leur ter- » rein, comme étant naturellement le leur pro- » pre, & qu'ils ne pouvoient avoir leur droit de » s'assembler & de servir Dieu, confisqué à per- » sonne. De telle sorte que, quand il venoit des » gens armés pour les dissiper, il leur étoit im- » possible de le faire, *à moins qu'ils n'eussent* » *tué tout le monde qui y étoit;* car ils se tenoient » si serrés tous ensemble, qu'aucune violence

---

qui se jouoit de toutes les Religions, & qui pour de l'argent les persécutoit & les protégeoit tour-à-tour, s'éleva une des plus sanglantes persécutions contre les Quakers. On lâcha sur eux, dit Madame Macaulay, des satellites, on les insultoit, on les blessoit; on en tua plusieurs. Hays & Jenilt furent arrêtés comme ils offroient de l'argent à des Connétables qui menoient quelques-uns de leurs freres en prison. On les condamna à payer chacun 5000 liv. sterl. ou aller en prison. Penn & Mead, deux Quakers respectables furent accusés & condamnés à quarante marcs d'argent, pour avoir gardé leurs chapeaux, &c. Voyez Histoire des Stuards, Tom. VI, *in*-4°, pag. 309.

» n'eût pu porter aucun d'eux à ſe bouger, juſ-
» qu'à ce qu'on les eût arrachés delà par con-
» trainte. Tellement que, quand la malice de leurs
» Adverſaires incitoit à prendre des pelles & à
» jetter ſur eux les ruines & les ordures, ils
» demeuroient là ſans en être émus, étant tous
» prêts, ſi le Seigneur le vouloit ainſi, d'être là
» enſévelis tout vifs, témoignant pour lui. Comme
» cette patiente, mais courageuſe maniere de
» ſouffrir, rendoit l'ouvrage des perſécuteurs
» fort laborieux & ennuyant pour eux, de même
» auſſi le courage des ſouffrans qui n'uſoient point
» de réſiſtance, qui ne portoient point d'armes
» pour ſe défendre, & ne cherchoient point les
» moyens de ſe venger, frappa ſecrettement les
» cœurs des perſécuteurs. Par ce moyen là, après
» beaucoup de ſouffrances & de pluſieurs ſortes
» ainſi patiemment endurées, deſquelles, ſi on
» vouloit les réciter, on pourroit faire un vo-
» lume (14) qui pourra bien être publié aux Na-

---

(14) Charles Second qui trafiquoit des crimes, & en imaginoit pour avoir des amendes, défendit toutes les Aſſemblées des non-Conformiſtes. Quand l'Aſſemblée étoit de cinq perſonnes, 5 ſchellings pour la premiere fois, 10 pour la ſeconde, &c. par chaque perſonne; & il étoit ordonné, que s'il s'élevoit quelque doute ſur l'interprétation de cet acte, les Juges devoient toujours décider contre les accu-

» tions quand il en ſera temps ; car nous les » avons enregiſtrés, nous avons obtenu une ſorte » de liberté négative, tellement qu'à préſent nous » nous aſſemblons pour la plupart tous enſemble » ſans empêchement de Magiſtrat. Mais tout au » contraire, la plupart des Proteſtans, quand ils » n'ont point de permiſſion ni de tolérance du » Magiſtrat, s'aſſemblent ſeulement en ſecret, & » cachent leur témoignage, &c. ».

Barclay rapporte encore ces ſouffrances dans ſa dédicace énergique, à Charles II. Il affirme d'ailleurs que jamais on n'a trouvé un Quaker dans les conſpirations nombreuſes tramées contre lui, & il termine cette ſinguliere dédicace par ces idées vigoureuſes.

« Tu as goûté la proſpérité & l'adverſité, tu » as long-temps été banni, & puiſque tu as été » opprimé, tu as ſujet de reconnoître combien » un oppreſſeur eſt haïſſable tant à Dieu qu'aux » hommes : & ſi après tous ces avertiſſemens tu » ne te convertis pas au Seigneur, ſi tu viens à » oublier celui qui s'eſt ſouvenu de toi dans ta » calamité, & t'adonnes à ſuivre le luxe, la

---

ſes ; & voilà le tyran que Louis XIV vouloit rendre abſolu dans ſon Royaume. Voyez l'Hiſtoire de Madame Macaulay, Tom. VI, *in*-4°, pag. 284.

» vanité, assurément ta condamnation sera » grande, &c. ».

Ces passages vous prouvent suffisamment, Monsieur, la constance & la fermeté des Quakers au milieu des persécutions, & l'énergie avec laquelle Barclay parloit à Charles II, s'est toujours soutenue parmi eux. Le passage suivant vous prouvera également leur tolérance, là où ils ont été les plus forts.

L'immortel Penn, dans la Charte des privileges qu'il accorda aux habitans de la Pensilvanie, le 28 Octobre 1701, —— inséra cette clause.

« Attendu que nulle personne ne peut être réel» lement heureuse, si elle est privée de la liberté » de conscience, touchant les sentimens religieux » & le culte du Dieu tout-puissant, le seul Maître » de la conscience, le Pere de la lumiere & des » esprits, & l'Auteur aussi bien que l'objet de » toute connoissance de foi & de culte, qui » seul éclaire l'esprit, & qui persuade & convainc » l'entendement des hommes, je déclare & je » garantis par ces présentes, que toute personne » qui résidera dans cette Province ou dans ses » territoires, qui confessera & reconnoîtra un » seul Dieu tout-puissant le Créateur, qui sou» tient & gouverne le monde, & qui desirera de » vivre paisiblement sous le Gouvernement civil, » ne sera point molesté, ni ne souffrira aucun » préjudice dans sa personne ou dans ses biens,

» pour cauſe de ſes principes religieux, ſoit en » matiere de foi ou de pratique, qu'il ne ſera » point obligé de fréquenter ou de ſupporter au- » cun culte ou miniſtere, contraire à ce qu'il lui » paroîtra juſte, ou de faire ou ſouffrir aucun » autre acte ou choſe contraire à ſes ſentimens » en fait de Religion, & que toutes ces per- » ſonnes qui ſont profeſſion de croire en Jéſus- » Chriſt, ſeront capables, nonobſtant leurs au- » tres dogmes, eu égard à leur conſcience de » ſervir ce Gouvernement dans toutes charges, » ſoit légiſlatives, ſoit exécutives ».

Maintenant, Monſieur, oubliez que vous avez écrit contre les Quakers, oubliez vos préjugés & vos plaiſanteries, rentrez en vous-même, & demandez-vous, s'il y a tant de bêtiſe dans les dogmes & le culte de cette Secte, tels que je viens de les expoſer.

Mais cette grace intérieure, cette illumination, cet eſprit, me direz-vous, comment appellerai-je tout ce fatras miſtique? Je vous entends, je pourrois vous répondre par la foi, par les dogmes des Catholiques & des Proteſtans que vous enveloppez dans la même cenſure, mais à un Académicien, à un Philoſophe, il faut d'autres réponſes, & je vais vous les donner.

Illumination, grace intérieure, extaſe, enthouſiaſme, tous ces mots ne peignent qu'un même état ſpirituel de l'homme, celui dans lequel il ſe

trouve

trouve plongé, lorſqu'il s'eſt abſorbé, anéanti dans une profonde méditation ſur ſes rapports avec Dieu ou les hommes. N'avez-vous jamais éprouvé cet état? Je vous plains, c'eſt certainement le dernier degré du bonheur ſur la terre, je dirois preſque de la volupté. Je ne peindrai pas ſes effets; ils ſont au-deſſus de tous les pinceaux. Ces douces rêveries dans leſquelles l'ame ſe perd, cet élancement hors de la miſérable enveloppe qui l'empriſonne, ces lueurs ſublimes & conſolantes, qu'elle croit entrevoir hors d'elle, au-delà de notre globe, dans un meilleur monde, tout échappe, tout fuit, quand on prend la plume.

Cet état n'eſt jamais le produit que d'un recueillement parfait en ſoi-même, que d'une vie ſolitaire (15) & innocente, & il n'eſt jamais goûté que par ces ames pures, élevées au-deſſus des vains plaiſirs de ce monde, & des petits objets d'ambition.

---

(15) Par une ſingularité remarquable les enthouſiaſtes & les illuminés ſe rencontrent plus ſouvent ſous le deſpotiſme. La raiſon en eſt ſimple; la vie des hommes y eſt une ſolitude forcée. Puis, quand on eſt mal chez ſoi, on cherche un aſyle ailleurs; quand la terre n'eſt qu'un lieu de tourmens, le ciel ſeul offre un refuge aux malheureux, & on devient enthouſiaſte, parce qu'il eſt dangereux d'être Citoyen; nouvelle raiſon de reſpecter l'enthouſiaſme.

Cet état conduit néceſſairement à la connoiſſance de Dieu, du vrai bonheur, du véritable objet de l'homme. Il conduit, par une conſéquence néceſſaire, aux moyens qui doivent le faire atteindre. Ces moyens ſont les vertus privées & publiques. D'où réſulte que l'homme qui médite perpétuellement ſur lui-même, devient néceſſairement bon, tolérant, juſte, bienfaiſant; car enfin il cherche à s'approcher de la Divinité, à lui reſſembler; & la vertu ſeule peut combler l'intervalle qui l'en ſépare.

L'illumination, la grace intérieure, l'eſprit ſaint des Quakers, ne ſont autre choſe que cet état de lumiere, où l'homme arrive par la méditation. Ils ne prient point qu'ils ne méditent; ils ne prêchent point qu'ils ne ſoient inſpirés, & ils ne le ſont que par la méditation.

Or je vous ai prouvé que l'homme qui méditoit habituellement ſur lui, ſur la Divinité, ſur ſes devoirs, devenoit néceſſairement vertueux. Il en réſulte que la méthode d'illumination des Quakers, les conduit néceſſairement à la vertu, & *les faits viennent à l'appui de cette conſéquence.* Il en réſulte qu'on doit reſpecter ce ſyſtême; qu'en plaiſanter, ce n'eſt en connoître ni les élémens, ni les conſéquences; c'eſt outrager la vertu même.

Je ne ſais, mais il me ſemble qu'il eſt difficile de détruire cette chaîne de conſéquences, au moins je vous en porte ici le défi.

Je n'ignore pas que de beaux esprits, même célebres, ont très-ingénieusement plaisanté sur cet état d'illumination. Mais que prouvent les sarcasmes ? Quelle absurdité le bel esprit ne justifie-t-il pas ? Quelle vertu ne peut-il pas ridiculiser ? Laissons donc de côté les plaisanteries, & venons aux raisonnemens & aux faits. Feuilletez & refeuilletez Voltaire, qui, plus que tous les autres, a accrédité cette manie de substituer le ridicule aux raisons, qui l'a portée jusques sur les échafauds, vous n'y trouverez pas un seul argument approfondi contre les Illuminés (16). Des jeux de mots, des épigrammes, voilà ses armes.

Je le dis avec regret ; c'est encore l'arme que M. le Comte de Mirabeau emploie le plus fréquemment, dans une Dissertation qu'il vient de publier contre le célebre Lavater (17) & ses partisans qu'il traite d'Illuminés & contre l'illumination en général (18).

---

(16) Il faut rendre justice à Voltaire. Il parle quelquefois avec éloge des Quakers, à la vérité, dans un style très-burlesque. Voyez aux mots Quakers & Eglise primitive des questions sur l'Encyclopédie.

(17) Lettre sur MM. Cagliostro & Lavater, par M. le Comte de Mirabeau. A Berlin, 1786.

(18) Il prétend qu'il est à la tête d'une Secte d'Illuminés qui visent à faire une révolution, à enchaîner les consciences & les Souverains, à établir un

Cet Écrivain n'a pas fait une distinction qui a

---

despotisme spirituel. Je n'ai rien vu de bien concluant à cet égard, ni dans les faits allegués par cet Ecrivain, ni dans les Lettres du Docteur Lavater, qu'il copie.

Il transcrit une Lettre de cet homme respectable, adressée à un Médecin, dans laquelle M. Lavater assure avoir jetté sa femme dans le somnambulisme, en présence de trois Médecins. M. le C.^ de M*** le plaisante sur ce somnambulisme ; mais s'il a raison en niant ce fait, je vois cinq fripons ici, le Docteur, sa femme & les trois Médecins, qui ont attesté les faits. Il faut avouer que pour des fripons, ils ont bien mal choisi leur Théâtre ; une solitude ! Et qu'y a-t-il à gagner dans une solitude ? N'est-ce pas dans les places publiques que les Charlatans dressent leurs tréteaux ?

Je ne connois point M. Lavater, j'ignore ses principes & ses Dogmes. Mais s'il a une Secte, si cette Secte est nombreuse, ce seul fait prouve que sa doctrine a quelques rapports nouveaux qui ont entraîné à lui ceux qui se sont attachés à son char. Or il est important pour le bien Public de connoître ces rapports. Peut-être sont-ce des vérités ? Peut-être aussi des erreurs. Qui osera décider ? Le ton mystérieux dont il s'enveloppe n'est pas une raison pour prononcer contre lui. Pithagore ne prêchoit que par des emblêmes ; & bien des gens les croyent encore nécessaires aujourd'hui, non pour le Peuple, mais

de même échappé à ſes prédéceſſeurs (19), & qui tous les jours échappe au vulgaire empreſſé de condamner ce qui eſt loin de lui. Il a confondu l'hypocrite illuminé, avec le véritable Illuminé.

Je conviens que le nombre des hypocrites ſur-

---

pour tromper une claſſe de gens qui n'aiment pas que le Peuple s'éclaire.

Encore une fois, je ne connois point M. Lavater, mais je l'ai vu peint par-tout comme un Ecrivain vertueux & ſenſible. Or un homme de cette trempe eût-il avancé mille erreurs, je le réfuterois, mais je ne lui enfoncerois pas le poignard dans le cœur. Qui peut ſoutenir l'idée d'avoir fait verſer une larme à la vertu? Ce n'eſt pas l'intention de M. le C. de M***, j'en ſuis bien sûr. Il a été entraîné par ſon averſion pour les Charlatans qui abuſent & vivent de la crédulité publique, averſion que je partage avec lui; mais il ne devoit pas confondre, au moins, ſans l'avoir vu, ſans avoir touché, pour ainſi dire, ſon ame calleuſe, ſi elle l'eſt; il ne devoit pas, dis-je, confondre M. L. avec les Joueurs de Gobelet du ſpiritualiſme.

(19) Le fameux Lord Shaftesbury a fait une Lettre contre l'enthouſiaſme. Je ne l'ai pas lue, mais par une eſquiſſe que j'en ai vue, il paroît qu'il cherchoit ſur-tout à prévenir les ravages de quelques faux Prophetes, qui vouloient tout incendier en ameutant les eſprits. Il devoit intituler ſa Lettre: ſur *le faux* enthouſiaſme.

paſſe celui des autres. Car lorſqu'il paroît ſur l'horiſon, une ame fortement trempée, qui annonce de grandes vérités, qui force tous les yeux à ſe porter ſur elle, alors s'attachent à ſa ſuite une foule d'intriguans, qui font de ſes découvertes une branche de ſpéculation, & qui, grimaçant ſa phiſionomie, eſperent de duper le Public crédule, & trop ſouvent y réuſſiſſent. Les vrais Philoſophes ne peuvent démaſquer avec trop de vigueur ces vils Plagiaires; ils doivent crier contre l'hypocriſie & le trafic de l'illumination, mais non pas contre l'illumination. En ne plaiſantant que ſur ce dernier état, ils manquent leur but, ils décrient ce qui eſt reſpectable, reſpectent ou laiſſent dans le ſilence ce qui eſt condamnable. Ils encouragent l'hypocrite qui fait alors cauſe commune avec l'homme vertueux, & qui ſe ſauve ſous ſon abri.

Il eſt un moyen infaillible de diſtinguer ici le faux du vrai. Toutes les fois que l'Illuminé a des vues ou ambitieuſes, ou intéreſſées, ou matérielles, ſoyez certain qu'il joue l'illumination, & n'héſitez pas à dévoiler ce fripon.

La Philoſophie a été auſſi un inſtrument d'eſcroquerie dans la main des Sophiſtes. Mais de même qu'il ſeroit abſurde de faire réjaillir ſur les vrais Philoſophes les injures que méritent les fourbes qui ſe décorent de ce nom, pour parvenir à la fortune ou à la réputation, il ſeroit injuſte de confondre George Fox, Penn, Bénézet, & les

autres vrais Quakers, avec les faux *amis*, s'il en eſt, comme vous le faites entendre, qui ſe ſervent de cette enveloppe pour couvrir leurs vices ou leurs vues intéreſſées. Il ſeroit injuſte de confondre l'honnête Lavater avec les Aventuriers qui font trafic d'illumination & d'extaſes.

Ce que je dis, peut s'appliquer même aux Catholiques illuminés. Je ne doute point que Fénélon ne l'ait réellement été. L'onction ſi ſuave qui pénetre ſes lettres, n'a pu naître que de l'habitude des extaſes. Or quel homme aſſez privé de raiſon & de ſenſibilité pour affirmer que Fénélon étoit fripon ou fou ----?

Celui-là prononceroit d'un ſeul mot la condamnation de preſque tous les vrais Philoſophes, & ſur-tout de Rouſſeau. Liſez ſes Dialogues avec lui-même. Ils ſemblent écrits dans un autre monde. L'Auteur qui n'exiſte que dans celui-ci, qui n'en a jamais franchi les limites, n'en écriroit pas deux phraſes.

Si je parcourois la liſte de tous les Philoſophes anciens & modernes, je pourrois prouver qu'il n'en eſt preſque aucun qui n'ait été illuminé, qui n'ait été en conſéquence traité de fou par ſes Contemporains. Platon le fut de ſon temps, & Deſcartes ne dut-il pas paroître en démence, quand, dans une égliſe, aux pieds de la Divinité, il ſe conſacra par un ſerment, à la défenſe de la vérité? Et ſon diſciple, le fameux Mallebranche;

tous ſes ouvrages ne portent-ils pas le caractere extraordinaire de l'illumination ? Il fut l'enfant, l'homme de la méditation.

L'exemple de tous ces grands hommes vous prouvera de nouveau, Monſieur, ce que je vous ai déjà démontré, que cet état, loin d'être dangereux à la Société, conduit au contraire à la vertu. Car qui fut plus déſintéreſſé que Mallebranche, plus ſublime que Jean-Jacques, plus bienfaiſant, plus voiſin de la Divinité que Fénélon ?

Et obſervez bien que ce déſintéreſſement, cette ſublimité, cette bienfaiſance ont été les produits néceſſaires de l'habitude de cette contemplation ſpirituelle, dans laquelle l'homme *s'ex-organiſe*, & *s'ex-humaniſe*, — ſi je puis m'exprimer ainſi.

Il me ſemble qu'en jugeant les hommes extraordinaires, on ne porte pas aſſez d'attention ſur les caracteres de leur vie privée. Je ne dis pas que ce ſoit toujours une raiſon pour croire à leurs ſyſtêmes; mais c'en eſt une au moins pour les juger avec circonſpection, & ſur-tout pour ne pas les déchirer. La vertu doit alors faire pardonner l'erreur; l'eſprit ne doit jamais faire pardonner le vice.

Il me ſemble encore qu'on eſt trop prompt à condamner ce qui eſt loin de nous, loin de nos idées. On n'apprécie pas, comme il mérite de l'être, le courage de ceux qui oſent applanir de

nouvelles routes. On ne ſe pénetre pas aſſez des bons effets de l'enthouſiaſme excité par des idées nouvelles.

Tout enthouſiaſme ſuppoſe un mouvement, un déplacement de l'eſprit humain, un vol au-delà des bornes ordinaires. Ce déplacement eſt le réſultat néceſſaire des élémens de notre principe ſpirituel, de ſon inquiete activité, de ſa curioſité pour connoître le vrai, pour jouir du meilleur. Cette activité ſouvent égare l'ame dans les erreurs ou les chimeres; mais ſouvent auſſi elle la porte à découvrir des vérités utiles. Arrêter l'enthouſiaſme par des plaiſanteries, c'eſt donc borner le nombre des vérités; c'eſt circonſcrire la perfectibilité de l'homme.

Je dis plus; on ſert par ces plaiſanteries, la cauſe de la tyrannie: car, puiſque parmi ces vérités découvertes ou à découvrir, il en eſt qui peuvent lui être funeſtes, il eſt de ſon intérêt de s'oppoſer à l'enthouſiaſme qui les fait découvrir, propager, adopter. Par une ſuite de ce ſyſtême, les Tyrans voudroient réduire l'homme à l'état de machine. Un Néron, s'il en exiſtoit, ne verroit qu'avec effroi l'état actuel des eſprits. Il ne les verroit qu'avec effroi, agités par une fermentation ſourde, cherchant ſans ceſſe à ſe déplacer, tourmentés par la compreſſion qu'ils éprouvent, & faiſant des efforts pour s'en délivrer. Il ne verroit qu'avec effroi, les uns s'élancer dans les

régions de la Métaphyſique, & ſe balancer hardiment entre la Divinité & l'homme; d'autres pénétrés de ſa dignité, ſe révolter de ce que quelques individus veulent la dégrader, tous ſe mouvoir avec le même enthouſiaſme, ſoutenir leurs ſyſtêmes avec énergie, occaſioner des diſcuſſions qui inſtruiſent les peuples.

La tyrannie tendant ſans ceſſe à retarder les lumieres, il faut à l'individu ſeul & obſcur qui lui réſiſte, un point d'appui; & il n'en eſt aucun auſſi fort que l'enthouſiaſme. Armé de la conviction intime qu'il défend la vérité, s'élevant au-deſſus de toute crainte, parce qu'il s'éleve ſans ceſſe au-deſſus de la terre, l'enthouſiaſte ébranle les eſprits, & n'eſt jamais ébranlé par la force (20).

Son exiſtence eſt un vrai bienfait pour la Société qui le poſſede; il parvient à lui communiquer ſon état d'exaltation. L'enthouſiaſme, en effet, portant les eſprits dans une ſphere plus élevée, les accoutume à une certaine élévation qu'ils conſervent, quand ils deſcendent dans le cercle or-

---

(20) Croyez-vous, Monſieur, que la vérité tînt long-tems dans un eſprit froid contre la tyrannie? Qu'un Phalaris voulût forcer un Géometre à convenir que deux & deux ſont cinq, certainement le Géometre obéita. Subſtituez à la Géométrie, un objet plus digne de l'homme & ſuſceptible d'enthouſiaſme, & le tyran ſe verra démenti.

dinaire des choſes. Les enthouſiaſtes, les illuminés n'ont ni le même langage, ni la même phyſionomie que les ſimples humains. C'eſt un langage céleſte, une phyſionomie noble qui électriſe puiſſamment ceux qui la contemplent (21). Obſervez l'homme qui eſt ſouvent en communication avec lui-même, avec Dieu. La ſérénité regne ſur ſon viſage, le bonheur eſt ſa vie. Il a quelque choſe d'impoſant dans les regards, qui ſemble vous avertir de votre inferiorité. Devant lui, la vanité ſe rapetiſſe, le vice rougit, la vertu foible ſe fortifie. Ainſi, l'enthouſiaſte de la vérité, de la vertu, maîtriſe par ſa préſence, & *par une volonté forte & conſtante* toute une Société.

---

(21) Je vais dire quelque choſe qui fera tire les gens à préjugés, mais qui peut être un ſujet neuf de méditation pour les bons eſprits. La phyſionomie de l'enthouſiaſte, de l'illuminé, de l'homme vertueux, eſt même un électri'ateur puiſſant pour celui qui la poſſede. Qu'il ſe regarde dans une glace, il ſe lit, il ſe voit dans ſes yeux comme dans ſon ame, & il ſemble qu'il puiſe dans ſes regards un nouveau feu. Les Magnétiſtes regardent les glaces comme un grand moyen de corroborer l'Agent du Magnétiſme. Je le crois moyen d'électricité ou de magnétiſme moral. L'homme vraiment grand doit donc ſouvent ſe contempler, non pour s'admirer, ou pour plaire, mais pour s'electriſer lui-même ſans ceſſe, pour être ſans ceſſe en préſence de ſoi.

Vous, Monſieur, qui avez étudié les ſecrets du Magnétiſme, qui avez pris place hardiment & malgré la conjuration académique, parmi ſes défenſeurs, vous devez connoître les effets ſinguliers de cette volonté, de cet enthouſiaſme bienfaiſant, dans lequel tout le ſyſtême magnétique ſe réſout. Ceſſez donc d'être l'ennemi des enthouſiaſtes, des illuminés, ceſſez de les ridiculiſer; je ne vous dirai plus qu'un mot ſur ce point. Si le ridicule eût arrêté George Fox & Penn, quel malheur pour l'humanité! On auroit continué de maſſacrer les Sauvages en Amérique; on n'y auroit pas ſitôt affranchi les Negres; les principes d'égalité & par conſéquent de la démocratie ne ſe ſeroient pas étendus, & n'auroient pas accéléré la révolution de l'Amérique. Voilà ce qu'on doit à l'eſprit d'illumination & d'enthouſiaſme.

Ceſſez encore de décrier le culte des Quakers, parce qu'il vous a paru *triſte & agreſte*. Il eſt ſimple & conſéquemment il honore davantage la Divinité. Il éloigne les eſprits de l'idolâtrie; & comme il borne les eſprits à la méditation, il les force à s'occuper réellement de l'Être ſuprême, ce qui vaut mieux que de chanter machinalement ſes louanges.

Ceſſez de tant vanter le culte des Anglicans, parce qu'il vous a paru reſſembler à un Opéra, parce que vous y avez vu une *belle* chaire, un *bel* orgue, un *beau* Miniſtre, de *belles* femmes;

parce que vous y avez entendu de bonnes ſonates. Grand Dieu ! comparer une Égliſe à un Théâtre ! & les élans de l'homme de bien vers la Divinité, à des Ariettes ! Comment avez-vous pu deſcendre à des comparaiſons auſſi puériles, auſſi indécentes ? On pardonne à un enfant de ſe laiſſer éblouir par de brillans joujoux ; mais qu'un homme mûr, qu'un Académicien qui prétend au titre de Philoſophe, ne recherche, n'admire dans le culte de la Divinité que la toilette des femmes, que la bonne grace théâtrale d'un Petit-Maître en ſoutane, ne donne-t-il pas une foible opinion de ſon jugement & de ſa métaphyſique ? Car quelle idée avez-vous de la Divinité, ſi vous la croyez mieux priée, mieux honorée par un beau Miniſtre & des femmes bien miſes, que par des hommes ſimplement vêtus, mais vertueux, avec de charmantes ſonates, qu'avec de bonnes actions ? Ce goût matériel, on pourroit tout au plus le prêter à des Dieux fainéans & voluptueux, tels qu'on dit qu'Épicure les imaginoit ; mais le Dieu d'un Philoſophe n'eſt-il pas la ſource des vérités & des vertus ? Ne l'honore-t-on pas mieux en recherchant les unes par la méditation, en pratiquant les autres, qu'en chantant ou en danſant ? Et n'eſt-ce pas le blaſphêmer, s'il étoit ſuſceptible de l'être, que de lui donner pour ſerviteurs des hiſtrions & des farceurs ?

Je ſuis loin de vous prêter ces conſéquences ;

mais de mauvais plaisans & des esprits foibles les tireront de vos plaisanteries. Combien ne riront-ils pas encore à votre étrange citation du *Déserteur*, à cette comparaison entre le Sectaire qui se trompe, & Montauciel qui voit dans ses Lettres ce qui n'y est pas ?

Voilà de l'esprit académique ! Malheureux esprit qui substitue des pointes ou des calembours à des raisons, qui rapetisse tout ce qu'il touche de plus grand (22), qui dessèche l'ame, rétrécit la vue, défigure les objets ! Encore une fois étoit-ce à l'Auteur du Traité *de la Félicité publique*, de se laisser corrompre par cette épidémie du bel esprit ?

Vous croyez donc avoir bien démontré que

---

(22) Cet esprit perce dans beaucoup d'endroits de ces Voyages. J'en cite un autre trait à l'article des Negres. Il m'en tombe un troisieme sous la main. En décrivant le fameux Pont naturel, l'Auteur n'y voit que *la nature essayant les moyens de l'Art.* C'est donner une aussi grande idée de la nature, que ce Poëte, qui décrivant les grands Météores des Alpes, disoit que les nuages s'elevoient comme une Toile de l'Opéra. On appelle cela de l'esprit ! Si l'on veut rapetisser, dégrader la nature, c'est de la comparer aux foibles moyens de l'homme. Si l'on veut éteindre dans les ames sensibles l'intérêt qu'inspire une belle perspective, un ciel magnifique, une chûte effrayante, c'est d'y transporter un produit de l'Art.

Toutes les Sectes sont dans l'erreur, en comparant tous les Sectaires à Montauciel qui ne sait pas épeler, & en disant qu'il y a un million de chances pour qu'il ne rencontre pas juste.

Mais c'est dire que, comme Montauciel qui, ne sachant pas l'Alphabet, n'a pas la clef des livres, nous n'avons pas la clef des Sciences; c'est dire que nous n'avons ni la raison, ni le sentiment intérieur, ni la conscience, ces trois flambeaux de nos connoissances & de notre conduite. C'est dire, qu'il y a un million de chances pour qu'en matiere de Religion, la vérité n'ait pas encore été découverte; c'est dire, que la bonne Religion ne l'est pas encore, est loin de l'être; car elles sont loin d'un million. Or un pareil système est-il soutenable? Croyez-vous qu'il n'existe aucune vérité religieuse? Ce seroit rendre presque tout le genre humain bien malheureux, & mettre les oppresseurs bien à leur aise.

Est-il plus raisonnable de calomnier les Quakers en leur prêtant des disputes sanguinaires, en disant qu'il vaut mieux les laisser dans l'erreur, que de se couper la gorge avec eux? Eh quoi! les Quakers cherchent-ils à gagner, à convaincre quelqu'un? Et si l'on résiste, font-ils briller le sabre, ou allument-ils des Bûchers? Vous ne le croyez pas, ou l'histoire vous démentiroit, & cependant en plaisantant sur toutes les Sectes,

vous leur prêtez cette atrocité, comme aux autres.

En général, il regne dans tout ce paragraphe un air de perſiflage ſur les Sectes religieuſes, ſur le culte de la Divinité que les petits eſprits étendront juſques ſur la Divinité même. Eh ! Monſieur, ne blâmons dans les Sectes que leur intolérance & les principes qui peuvent engendrer de la haine. Mais louons-les de ſe rapprocher dans la croyance d'un Dieu & dans l'idée de la néceſſité d'un culte.

Les Philoſophes, trop acharnés contre certains préjugés religieux, n'ont pas aſſez ſenti juſqu'à préſent toute l'influence que la croyance d'un Dieu & d'une vie future pouvoit avoir ſur les conſtitutions politiques. Qui croit un Dieu, ne doit craindre perſonne. Qui croit un Dieu, doit dire la vérité hautement, doit braver les tourmens, la mort même. Qui croit un Dieu, doit aimer tous les hommes, doit les conſoler, quand ils ſont opprimés, les venger, s'il le peut. Qui croit un Dieu, ſera Caton, Sidney, Bénézet, ſera tout ce qu'il y a de plus grand, de plus reſpectable, quand il le voudra, & ne ſera jamais ni Céſar, ni Séjan.

Que l'homme eſt fort, quand il s'appuie d'une main ſur la vérité, de l'autre ſur la Divinité ! Qui peut lui réſiſter ? Rien. La puiſſance s'évanouit,

nouit, le glaive menace en vain (23). --- Vous riez. ---- Voyez les Quakers. Déſarmés, ils ont triomphé de perſécuteurs armés. Voilà le fruit de l'enthouſiaſme.

Principes politiques des Quakers.

ÊTES-VOUS plus heureux, plus juſte, Mon-

(23) L'Hiſtoire d'Angleterre fournit une foule de preuves de cette vérité. Je ne citerai qu'un exemple. Sur la fin du regne ou plutôt de l'oppreſſion de Charles Second, il s'eleva une Secte d'Indépendans, qui enſeignoient que ce Prince devoit être détrôné; parce qu'il avoit violé ſa promeſſe à la Nation qui lui rendoit le Sceptre, parce qu'il la pilloit de toutes les manieres, parce qu'il protégeoit les Papiſtes, parce qu'il perſécutoit les Proteſtans, parce qu'il étoit aux gages de la France, &c. Tous ces faits étoient vrais, mais Charles aima mieux envoyer contre ces Sectaires un Régiment, que de ſe réformer. Il ſe battirent en enthouſiaſtes, en déſeſpérés. La moitié périt, l'autre moitié fut faite priſonniere. Les Chefs, comme de coutume, furent exécutés. On offrit le pardon aux autres, à condition qu'ils crieroient ſeulement : *Dieu béniſſe le Roi.* ---- Sur cinquante Hommes environ qui reſtoient, pas un ſeul ne voulut avoir cette condeſcendance. Ils répondirent qu'ils aimoient mieux mourir que de faire un menſonge, & de bénir un Homme qu'ils déteſtoient, & ils moururent. Voyez l'Hiſtoire des Stuards, par Madame Macaulay. --- Tom. VI, *in*-4°.

ſieur, en attaqnaut les principes politiques des Quakers ? Je ne le crois pas. Il en eſt un qui devroit faire chérir & accueillir leur Secte de tous les Souverains. Par-tout où ils exiſtent, ils reſpectent le Gouvernement, ſe ſoumettent, ne ſe révoltent jamais, ne prennent jamais les armes, quelque mal qu'ils éprouvent. Vous ne leur reprochez pas ce principe de patience, le ſeul peut-être qui empêche une foule d'hommes de bien, mais énergiques, d'embraſſer leur ſyſtême ; mais vous êtes fâché de ce que par une ſuite de ce principe, ils proſcrivent la guerre, & cet art militaire que vous aimez avec paſſion.

« Couvrant, dites-vous, du manteau de la Re-» ligion leur indifférence pour *le bien public*, ils » épargnent le ſang, *le leur ſur-tout*, &c. »

Ici vous abuſez, Monſieur, d'un mot qui, mal entendu, engendre des querelles abſurdes & ſanglantes ; c'eſt le mot de *bien public*. Si par-là vous entendez les diſputes des Souverains, les prétentions reſpectives des Nations qui font verſer tant de ſang inutilement, les Quakers, il faut l'avouer, ſont indifférens pour ces folies, & ne veulent point y contribuer.

Mais ſi par ce mot, vous entendez le bien de l'homme, de l'humanité, c'eſt-à-dire, les conſolations données aux individus ſouffrans, l'aumône faite aux indigens, le zele & la généroſité pour des établiſſemens utiles ; les Quakers, loin

d'y être indifférens, ſont les premiers & les plus conſtans à conſoler, à ſecourir, à répandre libéralement leurs richeſſes. Ici je vous oppoſe à vous-même; je vous citerai tout ce que vous avouez qu'ils ont fait pour le bien public, à Philadelphie qui leur doit toutes ſes fondations utiles ou néceſſaires. Car, quoiqu'ils n'y aient pas fondé d'*Opéra Comique*, vous conviendrez qu'on peut faire le bien public, ſans faire chanter ou ſauter ſur des planches. Je vous citerai ce Bénézet, que vous êtes forcé d'eſtimer, ce Mifflin, dont M. de Crevecœur fait un ſi bel éloge, ce Fothergill, dont toute la vie ne fut qu'un tiſſu de bonnes & de grandes actions. Enfin je vous citerai cet affranchiſſement univerſel des Negres. Exiſte-t-il dans aucune Secte un trait auſſi ſublime d'amour pour le bien public? Croyez-vous que rendre à la Société, à la vie, à la vertu, des millions d'êtres miſérables, qu'abolir le commerce le plus infame qui ait jamais été fait, le commerce du ſang humain, croyez-vous, dis-je, que ce ne ſoit pas faire mille fois plus pour le bien public, que de maſſacrer par patriotiſme quelques milliers d'Anglois?

Avouez, Monſieur, que cet eſprit de bien public vaut un peu mieux que l'autre, & quand vous y aurez bien réfléchi, vous ſerez convaincu que les Quakers ſont amis du bien public, préciſément parce qu'ils ſe ſont montrés indifférens

aux extravagances qui, depuis deux ſiecles, déchirent & ruinent l'Angleterre. Quoi donc ! Vous les blâmeriez de n'avoir pas fait des vœux pour ce lâche deſpote, Charles II, que l'exemple de ſon pere n'avoit pas corrigé, qui ne fit jamais la guerre que pour voler de l'argent à ſes ſujets & le prodiguer à ſes Maîtreſſes ? Pour cet ambitieux Guillaume qui ne reſpiroit que le ſang, & qui fabriqua le premier anneau de cette chaîne peſante, de cette dette nationale, dont le poids écraſe aujourd'hui l'Angleterre ? Pour cette Anne ſucceſſivement maîtriſée par d'ambitieux ou d'obſcurs favoris, qui n'eut que de petites vues, n'obéit qu'à de petites intrigues, & ne connut jamais ſon peuple ? Pour cette guerre abſurde de la ſucceſſion d'Eſpagne ? Pour cette autre guerre de l'empire, auſſi folle, auſſi diſpendieuſe ? Enfin, vous les blâmeriez de n'avoir pas, avec Clive, aſſaſſiné des Nababs, les bienfaiteurs de l'Angleterre ; avec Verelſt, précipité trois millions d'Indiens au tombeau au travers des horreurs de la famine ; avec Haſtings, exterminé cent mille Rohillas ; enfin, de n'avoir pas avec tous les déprédateurs de l'Inde, volé, enchaîné, maſſacré le peuple le plus doux, le plus tolérant, le plus vertueux qui exiſte ſur la terre ?

Si cet amoncelement d'atrocités nationales eſt ce que vous appellez le bien public, il y a plus que de la vertu de ne pas y tremper les mains ; c'eſt un devoir de s'en éloigner. Avouez-le,

Monſieur, ce bien Public n'eſt dans la réalité que le bien de quelques individus, le bien des Miniſtres, le bien des Militaires, qui par paſſe-tems ou pour s'avancer, deſirent charitablement que les Nations s'égorgent ſouvent. Mais ce bien public eſt le mal général, le mal de toutes les Nations, le mal du Peuple toujours foulé, qu'il ſoit vainqueur ou vaincu. Louons donc les Quakers de leur indifférence pour ce prétendu bien public; louons-les de gémir ſur ces calamités, de ne vouloir jamais y contribuer, & d'accorder ainſi la Religion & l'humanité.

Ils épargnent le ſang. Eh! tant mieux. N'y en a-t-il pas déjà aſſez qui le prodiguent? N'eſt-ce pas aſſez du million de bayonnettes qui d'un bout de l'Europe à l'autre, ſont pointées ſur nos ſeins? N'y a-t-il pas aſſez de bourreaux? Et faut-il faire un crime aux Quakers de ne pas figurer dans cette liſte des exterminateurs du genre humain?

Ces hommes ſages ont bien vu que la baſe premiere du bonheur univerſel, étoit la paix univerſelle, que l'acheminement à cette paix étoit l'anathême prononcé ſur l'art de la guerre; ils ont bien vu que les diſcours ne ſerviroient à rien, ſi les faits ne les ſecondoient, que les Souverains trouveroient le ſecret de perpétuer les guerres, tant qu'ils pourroient ſoudoyer des mains pour égorger, & ils ont auſſitôt réſolu de ne jamais prendre les armes, de ne jamais contribuer de

leurs richeſſes à aucune guerre. On les a tourmentés, martyriſés, volés, empriſonnés, ils ont tout ſouffert, & enfin laſſée par leur conſtance, la tyrannie les a exemptés du ſervice militaire; elle a été forcée de prendre même des détours pour arracher d'eux des contributions. Et en effet pourquoi les Quakers en payeroient-ils, diſoit Fox? Et-ce pour ſoudoyer des militaires? Ils n'en veulent point. Des Prêtres? Ils n'en veulent point, ils le ſont tous. Des Magiſtrats? Ils n'en veulent point, ils n'ont pas de procès.

Je vous le demande à préſent, ſi toutes les Sectes euſſent adopté cet eſprit anti-militaire, ſi toutes prononçoient anathême à la guerre, que deviendroient nos Héros, lorſqu'aucun automate ne ſe laiſſeroit plus dreſſer à l'art infernal de tuer ſon ſemblable? Que deviendroit l'ambition des Conquérans, lorſque tous les hommes changés en Quakers, refuſeroient, d'un commun accord & avec une fermeté inébranlable, de ſeconder avec un fuſil leurs prétentions?

O! ſi nous aimons le bien Public, faiſons donc des vœux pour que cette Secte ſublime s'étende par-tout, couvre tout le globe; ou faiſons des vœux au moins, pour que ſes principes humains ſoient univerſellement adoptés; alors ſe réaliſera cette paix univerſelle (24), que les Quakers ont

(24) Les gens à préjugés, ou intéreſſés à l'exiſtence

déjà réaliſée dans les contrées où ils ſont plus nombreux. Que les ambitieux qui ſoupirent après les Rubans & les Croix, trouvent déteſtable cet ordre de choſes, qu'ils nous ridiculiſent, nous ſoupçonnent de lâcheté, en publiant que nous voulons épargner notre ſang, ſi c'eſt un ridicule, mieux vaut l'avoir, que d'être le bourreau de ſon frere.

---

des abus actuels, appellent *déclamateurs* ceux qui prêchent cette Paix univerſelle & qui s'élevent contre la Guerre. Cependant les Nations profitent de ces ſermons des déclamateurs, tout en les ridiculiſant; & pour le prouver, je demande aux partiſans de la Guerre, ſi le goût en eſt auſſi effréné, auſſi généralement répandu aujourd'hui, qu'il l'étoit, par exemple, du tems des Croiſades? La Guerre n'eſt plus une fievre, une fureur; c'eſt une ſpeculation pour tout le monde. Or c'eſt déjà un grand pas de fait que d'avoir changé la fureur en calcul; car à préſent il ne s'agit plus que de prouver que la Guerre eſt une mauvaiſe ſpéculation *pour tout le monde*. A qui doit-on ce changement dans les idées, ſinon aux Philoſophes qu'on appelle des déclamateurs? --- Il faut mettre le mot de déclamateur à côté de celui de *tête exaltée*. Il eſt de la même force, & on s'en ſert au même uſage, c'eſt-à-dire, pour tourner en ridicule l'Homme de génie qui s'éleve hardiment contre les abus dont on eſt convenu de vivre & de rire, & qui parle avec dignité des droits de l'Homme.

Vous avez fait, Monſieur, cette plaiſanterie ſur les Quakers. Vous avancez qu'ils fuyent la guerre, ſur-tout *pour épargner leur ſang ;* comme ſi le Quaker, qui ne porte point d'armes, qui ne ſe défend pas, n'eſt pas au milieu d'une guerre plus expoſé que celui qui en porte, qui ſe défend ; comme ſi le Sauvage reſpectoit davantage ſa chevelure, & le vainqueur Européen, ſes jours.

Non, ce n'eſt pas pour épargner leur ſang que les Quakers évitent la guerre, mais pour épargner celui de leurs ſemblables. En pouvez-vous douter, lorſque vous les avez vus dans la guerre d'Amérique, braver tous les périls pour porter des ſecours à leurs freres, à leurs compatriotes, à leurs ennemis même ?

Si vous doutiez encore de leur courage, reportez-vous au tems de leurs perſécutions. Liſez leur martyrologe ; voyez-les tranquilles & ſereins dans leurs cachots, inébranlables devant leurs Juges, montant intrépidement à la potence. Voyez les femmes même partager ce courage, braver les tourmens & défier les bourreaux (25).

---

(25) Je n'en citerai qu'une, Marie Dyer, une des plus intrépides hèroïnes du Quakèriſme. Quand on lui eût prononcé ſa ſentence de mort, elle dit : que la volonté de Dieu ſoit faite. Le Juge ordonna de l'emmener ; elle lui dit : oui, j'irai avec joie au ſupplice. Au pied de l'échelle où ſes deux Compa-

Il y a loin, Monſieur, de ce courage à celui d'un militaire le jour d'une bataille. Le courage de celui-ci eſt preſque en entier le produit de toutes les circonſtances étrangeres qui l'environnent, qui ſe ſaiſiſſent de ſon ame, de tous ſes ſens. Le bruit des armes, du canon, bruit qui lui ôte toute réflexion, la néceſſité de donner la mort, s'il ne veut la recevoir, la chance de lui échapper, les regards de ſes voiſins & de ſon Général,

---

gnons avoient ſouffert le Martyre, elle s'écria : voilà la plus grande joie dont je puiſſe jouir. Nul cœur ne pourroit comprendre les douces influences & les rafraîchiſſemens de l'eſprit du Seigneur dont je jouïs à préſent. Prête à ſubir la mort, elle reçut ſa grace, fut reconduite en priſon. Delà elle écrivit à la Cour générale une Lettre, où elle lui reprochoit d'être coupable du ſang Innocent, où elle diſoit qu'elle regardoit ſa compaſſion comme une cruauté. Marie Dyer fut bannie; malgré ſa Sentence elle revint à Boſton, & fut de nouveau condamnée à mort. Elle dit au Juge qui lui prononçoit ſa Sentence : tu ne m'en dis pas plus qu'auparavant. Je ſuis venue pour t'exhorter à changer tes Loix ; puiſque tu me condamnes, Dieu enverra d'autres Serviteurs. On lui offrit ſon pardon, ſi elle vouloit s'en retourner & s'abſtenir de prêcher, elle ne voulut pas y conſentir, & elle périt.

Voyez l'article de mon Journal ſur les Quakers ci-devant cité.

l'eſpoir de lauriers, de Croix, tout le ſoutient, tout l'anime, tout le porte à ce qu'on appelle héroïſme; mais tout cela lui eſt étranger.

Combien différent eſt le courage d'un individu qui, martyr de ſes opinions politiques ou religieuſes, marche pour elles vers l'échafaud! Tout ce qui l'entoure eſt contre lui, ou détaché de lui. Seul contre tous, il a devant lui l'image d'une mort certaine, l'appareil de ſon ſupplice. Point de fuite, point d'honneurs, point de Rubans à eſpérer. Tout va finir pour lui, & cependant il voit, il embraſſe la mort ſans trembler; voilà l'homme vraiment courageux, voilà le Héros. Son courage eſt dans lui, vient de lui. Il meurt ſeul, il meurt en voyant la mort venir. Tels ont été Ruſſell, Sidney, Barnevelt, Dewitt, &c. Tels ont été parmi les Quakers tous ceux qui pour leurs opinions ont bravé les priſons & la mort. Oſerez-vous à préſent plaiſanter ſur leur courage, ſur leurs ſingularités, ſur leur tutoiement, ſur leur ſtyle?

S'il étoit de beaux eſprits qui, ſuivant votre exemple, vouluſſent encore décrier par des ſarcaſmes la Secte la plus reſpectable qui exiſte, je répéterois ici ce que j'ai dit ailleurs: je leur pardonne leurs épigrammes, s'ils peuvent dire au lit de la mort, ce qu'une deſcendante du célebre Penn diſoit: » je n'ai jamais fait à ma connoiſſance une méchante choſe dans ma vie ». Je le leur par-

donne, ſi jettés ſur le lit de la mort, dans la fleur de leur jeuneſſe, ils quittent gaiement la vie & ſes plaiſirs, s'ils ont la force, comme la plupart des Quakers, de conſoler ceux qui pleurent ſur eux. Je le leur pardonne, ſi dans le cours de cette vie, ils ont la probité, la douceur & toutes les qualités des Quakers. Qu'ils ayent, ſuivant nos idées Françoiſes, des ridicules, que leur langage nous paroiſſe emphatique & énigmatique, qu'ils croyent même à des erreurs indifférentes, qu'ils tiennent avec trop d'opiniâtreté à des minuties, qu'importe, s'ils ont des vertus? Évitons ces ridicules, mais ayons leurs vertus, ou ſi nous ne pouvons concilier ce double point, faiſons à la vertu le ſacrifice de l'amour-propre, blâmons ſur-tout avec circonſpection. Juſqu'à préſent on n'a peint les Quakers que ſous un aſpect riſible; à Paris comme à Londres, on les a expoſés indécemment ſur la ſcene. Il s'eſt trouvé des Ariſtophanes qui ont immolé ces Socrates au Public. Que ce Public abjure ſon préjugé, qu'il les obſerve, qu'il les étudie, il ne verra que ſimplicité dans leurs dogmes, que pureté dans leur morale, qu'un parfait accord entre leur morale & leurs mœurs; il verra de l'énergie, de la ſublimité dans leur caractere, ce caractere reſté intact au milieu des ſéductions de la plus affreuſe corruption, ce caractere que l'égoiſme, ce poiſon univerſel, reſpecte encore aujourd'hui. Car l'égoiſme eſt un

vice inconnu au Quaker. Tous les Quakers ſont ſes amis, ſes freres. Il ſe réjouit de leur joie, il pleure de leurs maux, il les ſoutient dans leurs beſoins, ſon amitié s'étend ſur tout le genre humain, c'eſt ſa famille, il aime à faire du bien à tous ceux qui la compoſent. Puiſſe cette morale ſe répandre, être imitée, pratiquée par-tout ! Mais elle ne trouvera des imitateurs que lorſque les hommes auront le courage d'adopter la ſimplicité des Quakers, car jamais le luxe ne ſera, ne peut-être humain. Les richeſſes d'un Créſus ſeront toujours ſurpaſſées par ſes dépenſes ; l'homme qui ſacrifie aux plaiſirs, connoit bien rarement celui de faire le bien.

Trois ſortes de vices ou plutôt de crimes ont amené tous les maux qui déſolent la terre, tels que le deſpotiſme, les guerres, les injuſtices publiques & particulieres. Ce ſont l'ambition, la cupidité, le luxe. Or les Quakers n'ont point d'ambition, puiſqu'ils renoncent à tout pouvoir ; ils n'ont point de cupidité, elle ſeroit ſans objet ; ils n'ont point de luxe (26). Voilà donc la Secte qui convient aux États qui veulent éloigner de leur ſein le deſpotiſme & tous les crimes politiques. C'eſt la Secte des Républiques (27), c'eſt la Secte

(26) *Si luxuriæ temperares, avaritiam non timeres*, a dit Tacite.

(27) Le Docteur Francklin dans des obſervations

des Monarchies, elle ſouffre, on fuit. En un mot, c'eſt la Secte de l'humanité, puiſque l'humanité ne ſeroit plus qu'une famille paiſible & aimante, ſi le Quakériſme étoit univerſel.

Et voilà cependant la Secte que vous avez calomniée ! Je n'en ſuis pas ſurpris. Les Quakers déteſtent l'art militaire, & vous êtes militaire ! Ils font peu de cas de l'eſprit, comme nous l'entendons, & vous décélez des prétentions à l'eſprit, & vous êtes Académicien ! Ils enſeignent l'égalité des hommes & des conditions ; & vous êtes homme de condition (28).

ſur la Population imprimées en 1751, remarque avec raiſon que les Sectes qui peuplent le plus, ſont celles qui, à la ſimplicité des mœurs, joignent l'ordre & l'économie, parce que de ces ſources dérivent l'aiſance & la facilité d'établir un plus grand nombre d'enfans. Et voilà pourquoi les Quakers ſont ſi nombreux dans la Penſilvanie.

(28) Croira-t-on que dans l'extrait de ces Voyages publié dans le Journal de Paris (21 Mai 1786) on a diſtingué cet article des Quakers ainſi que celui des Negres dont il va être queſtion, comme deux morceaux excellens. Je dois obſerver ici, à l'honneur de ſon eſtimable Rédacteur, M. Sautreau, que cet article n'eſt ſûrement pas de lui. Il eſt trop inſtruit dans l'Hiſtoire, il a trop de morale, & de véracité, pour que ce Panégyrique ſoit ſorti de ſa

Comme je finiſſois cet article pour la défenſe des Quakers, & qu'il étoit preſque entiérement imprimé, un Penſilvain qui les eſtime profondément, parce qu'il les connoît à fond, & que votre diatribe contr'eux a douloureuſement affecté, m'a fait parvenir les réflexions ſuivantes. Je les traduis dans leur énergique ſimplicité, ſans y ajouter aucun commentaire. Elles auroient ſuffi pour réfuter complétement vos aſſertions.

« La réputation de cette Secte eſt fondée ſur une foule de titres, ſur une auſtérité de mœurs, & une ſévérité de principes qu'aucune autre Secte n'a égalées, & principalement ſur le bien qu'elle fait depuis un ſiecle en Amérique ».

L'acte du Parlement d'Angleterre qui, en matiere civile, reçoit la ſimple affirmation des Quakers, & les exempte du ſerment auquel toutes les autres Sectes ſont aſſujetties, eſt l'éloge le plus complet de leurs principes, de leur morale, & de leur fermeté.

Quand on connoît, quand on examine bien attentivement la conſtitution de leurs Égliſes, leurs Écoles, leurs Hôpitaux, leurs tréſors de charité, on y obſerve une phylantropie qui devroit déſarmer le ridicule & l'envie.

---

plume. Il faut être ou bien ignorant, ou bien vil flatteur, pour avoir loué tant de choſes qui ne méritent que le blâme.

Que de bien ces tréſors de charité n'ont-ils pas fait pendant la derniere guerre ?

Quel pere, connoiſſant l'éducation des Quakers, ne la préféreroit pas à celle de toute autre Secte ?

Point de Secte où il y ait autant de perſonnes des deux Sexes inſtruites & même ſavantes.

L'affranchiſſement des Negres dont ils ſe ſont fait une loi religieuſe, eſt un des plus beaux monumens élevés à l'humanité.

La bienfaiſance, qui eſt une des baſes du caractere des Quakers, ſe remarque dans tous; mais elle a brillé ſur-tout dans le bon Thomas Fothergill qui a paſſé ſa vie à guérir les malades, & à aſſiſter & à conſoler les malheureux. Il donna pendant ſa vie plus de 300 mille guinées aux pauvres. C'eſt lui qui imagina le beau projet d'enſeigner aux malheureux habitans de la côte de Guinée, à planter les cannes de ſucre, au lieu de les cultiver pour les Blancs dans un continent étranger (29).

---

(29) Voici deux traits qui feront connoître aux François ce Bienfaiteur de l'humanité. ---- Un de ſes amis qui avoit à Londres un petit Vicariat de cinquante guinées par an, avec lequel il étoit obligé de fournir à la ſubſiſtance de ſa femme & d'une nombreuſe famille, eut le malheur de la voir attaquée d'une maladie épidémique. Cinq de ſes enfans

La calomnie qui s'attache aux Quakers, ne devroit-elle pas encore se taire, quand elle voit

---

avec la mere en furent saisis tous à la fois. Cette situation étoit désespérante. Ce Vicaire n'osoit avoir recours à Fothergill, parce qu'il n'avoit pas le moyen de payer ses honoraires. Il communiqua son embarras à un autre de ses amis qui offrit de les payer pour lui. --- Ils allerent ensemble chez le Docteur qui refusa les honoraires, alla visiter la famille désolée, & ne l'abandonna point qu'elle ne fût guérie. Le Vicaire ne savoit comment lui témoigner sa reconnoissance. Mais il fut bien surpris, quant il vit Fothergill, au lieu de recevoir son argent, lui donner dix guinées, & le prier d'avoir recours à lui quand il se trouveroit gêné.

L'autre trait qui concerne l'institution d'une maison d'éducation pour les Quakers à Ackworth, seroit trop long à raconter; je n'en donnerai que la substance. Cet établissement est aujourd'hui très-floriſſant. Fothergill forma une souscription pour acheter le terrein, les bâtimens, quatre-vingt arpens de terre, pour fonder une rente, & il fournit lui-même la majeure partie de cette souscription. Il y a aujourd'hui environ trois cens enfans des deux sexes dans cette Ecole des Quakers; tous décemment vêtus, bien nourris, & élevés dans les arts ou professions auxquels ils sont destinés. On leur enseigne la morale; on leur apprend à pratiquer la décence, la régularité, la subordination envers leurs Supérieurs, l'indulgence les uns envers les autres, & sur-tout

parmi

parmi eux Antoine Bénézet, dont toute la vie a été consacrée au service de ses semblables ? Modeste, simple, fuyant la pompe, bravant les ridicules, les périls, les préjugés, il ne s'occupoit que des autres, jamais de lui. A sa mort, arrivée en 1784, il fut regretté universellement. Son convoi fut suivi par tous les Citoyens de Philadelphie; plus de quatre cens Negres, dont il avoit procuré l'affranchissement, & qu'il avoit instruits, arrosèrent son cercueil de leurs larmes. Ce Bienfaiteur des Noirs voulut encore leur être utile après sa mort. Il légua toute sa fortune pour le soutien des Écoles qu'il avoit établies, afin de les instruire & de les rendre plus dignes de la liberté qui leur avoit été accordée par la belle loi de 1780. ----

C'est encore à son zele, en partie, qu'on doit l'existence de cette Société, récemment établie pour encourager l'affranchissement des Noirs, pour protéger ceux qui ont reçu ou doivent recevoir leur liberté. ----

Vous avez connu, vous avez entretenu, Monsieur, cet homme admirable, cet Ange de bien-

---

l'habitude du silence & du recueillement, autrefois tant recommandés dans les Ecoles de la Philosophie ancienne, & sans lesquels il ne peut y avoir de vraie science. ---- Voyez la Vie de Fothergill, par les Docteurs Hird & Elliot.

faiſance, & vous avez eu le courage d'écrire votre article contre les Quakers ! Comment ſon image n'eſt-elle pas venue troubler vos idées, lorſque votre plume décrioit ſes freres, ceux qu'il chériſſoit, qu'il portoit dans ſon ſein ? ---- Comment ne vous êtes-vous pas dit : Bénézet peut-il appartenir à une bande de fripons & d'hypocrites ? Comment ce mot ſi ſublime que vous racontez de lui, ce mot qu'il prononça, quand vous lui parlâtes de nos Abbés à cent mille livres de rentes : *il y a là de quoi bâtir bien des hôpitaux.* --- Comment ce mot, dis-je, ne vous a-t-il pas déſarmé ? Ce mot ne peint pas la ferveur bienfaiſante d'un ſeul homme ; il appartient à toute la Secte. Quand une Secte eſt déclinante, elle n'a plus cet eſprit, elle ne l'inſpire plus ; Bénézet ne pouvoit être membre d'une Secte corrompue. Tant de ſublimité contraſteroit trop avec la baſſeſſe de l'hypocriſie !

Juſtification des Negres.

Je copie votre plus long article ſur les Negres.

» Au-deſſous de cette claſſe d'habitans, (des » Blancs ſans propriété de la Virginie,) il faut » placer les Negres qui ſeroient encore plus à » plaindre qu'eux, ſi leur *inſenſibilité naturelle* » *n'atténuoit pas en quelque façon les peines attachées à l'eſclavage.* En les voyant mal logés,

» mal vêtus, & ſouvent accablés de travail, je
» croyois que leur traitement étoit auſſi rigoureux
» que par-tout ailleurs. Cependant on m'a aſſuré
» qu'il étoit infiniment plus doux en comparaiſon
» de celui qu'ils éprouvent dans les Colonies à
» ſucre. En effet, on n'entend pas *habituellement*
» comme à St. Domingue & à la Jamaïque le
» bruit des fouets, & les cris des malheureux
» dont on déchire le corps par lambeaux. C'eſt
» qu'en général le peuple de Virginie eſt plus doux
» que celui des Colonies à ſucre, qui eſt tout
» compoſé de gens avides & preſſés de faire for-
» tune, pour s'en retourner enſuite en Europe;
» c'eſt que le produit de la culture n'étant pas
» d'une ſi grande valeur, le travail n'eſt pas exigé
» avec tant de ſévérité, & pour tout dire, à
» charge & à décharge, c'eſt que les Negres y
» ſont de leur côté moins fourbes & moins vo-
» leurs que dans les Iſles, parce que la propaga-
» tion de l'eſpece Noire étant ici très-rapide &
» très-conſidérable, la plupart des Negres ſont
» nés dans le pays, & on remarque que ceux-là
» ſont communément *moins dépravés* que ceux
» qu'on a importés d'Afrique. Il faut auſſi rendre
» cette juſtice aux Virginiens, c'eſt que pluſieurs
» d'entr'eux traitent leurs Negres avec beaucoup
» d'humanité. Il faut encore leur en rendre une au-
» tre qui leur eſt plus honorable; c'eſt qu'en général
» ils paroiſſent affligés d'en avoir, & qu'ils parlent

» ſans ceſſe d'abolir l'eſclavage, & de chercher » un autre moyen de faire valoir leurs ter- » res, &c. &c.

» Quoi qu'il en ſoit, il eſt heureux que diffé- » rens motifs concourent à dégoûter les hommes » de cette tyrannie qu'ils exercent, du moins ſur » leur propre eſpece, ſi on ne peut pas dire dans » la rigueur du terme, *ſur leurs ſemblables;* car » plus on obſerve les Negres, plus on ſe perſuade » que la différence qui les diſtingue de nous, *ne* » *conſiſte pas ſeulement dans la couleur*, &c. &c.

» En voilà aſſez ſur cet objet qui n'a pas » échappé à la politique, & à la Philoſophie de » nos jours. Je dois ſeulement m'excuſer de l'a- » voir traité ſans déclamation; mais j'ai toujours » penſé que l'éloquence ne peut influer que ſur » les réſolutions du moment, & que tout ce qui » ne ſe fait qu'avec le temps, ne peut être fait » que par la raiſon. Au reſte, il eſt aiſé d'ajouter » dix ou douze pages à ce petit nombre de ré- » flexions qu'on peut conſidérer comme une ſim- » phonie compoſée ſeulement des parties princi- » pales, *con corni ad libitum* ».

Quand on lit ce paſſage avec attention, on eſt ſurpris d'y trouver un mêlange ſingulier de principes contradictoires; & tout à la fois le ton d'un Philoſophe, & celui d'un Colon; le ton d'un défenſeur des Negres, & celui de leur ennemi.

Il paroît bien qu'en Philoſophe & en ami de l'humanité, vous penchez à adoucir le ſort des Negres, & à louer ceux qui l'adouciſſent. Mais ſous cette douceur même, il ſe gliſſe un venin bien dangereux qu'il importe de découvrir. C'eſt de la pitié que vous accordez aux Negres, & vous leur devez, ſi vous êtes Philoſophe, juſtice & défenſe; c'eſt de l'humanité que vous ſouhaitez aux Maîtres, & ils leur doivent juſtice. Vous les louez de cette humanité, vous deviez les blâmer d'en reſter-là. Enfin il regne dans tout cet article un air de mépris pour les Negres, qui ne peut qu'encourager leurs bourreaux à les retenir dans l'eſclavage. Ce mépris ne perce-t-il pas, par exemple, dans cette premiere phraſe ?

« Au-deſſous de cette claſſe d'hommes (c'eſt-» à-dire, des Blancs les plus mépriſés de la Vir-» ginie,) il faut placer les Negres qui ſeroient en-» core plus à plaindre qu'eux, ſi leur *inſenſibilité* » *naturelle n'atténuoit pas en quelque façon les peines* » *attachées à l'eſclavage* ».

Eh ! qui vous a dit, Monſieur, que la nature avoit créé les Negres moins ſenſibles que les autres hommes ? En jugez-vous ainſi, parce que depuis trois ſiecles, ils végétent dans les fers des Européens, & qu'ils n'ont pas encore *tous* ſecoué ce joug horrible ? Mais leurs révoltes continuelles, les cruautés que de temps en temps ils exercent par repréſailles ſur leurs maîtres, ne démentent-

elles pas cette inſenſibilité naturelle ? Car l'être inſenſible ne conſerve point de reſſentiment. S'il n'a pas de ſenſation, comment en auroit-il la mémoire ? Et ces malheureux Indiens qui, depuis la découverte du Nouveau-Monde, s'enterrent & ſe remplacent ſi rapidement dans les Mines du Pérou, vous les croirez donc auſſi naturellement inſenſibles, parce qu'ils ſouffrent patiemment ?

Vous calomniez ici la Nature, en lui prêtant le projet d'accorder des faveurs à certains hommes, en lui prêtant un ſyſtême d'inégalité entre ſes enfans. Il n'eſt qu'un même moule pour tous les hommes. Les variations qui ſéparent les individus, ſont des jeux du haſard, des reſultats de circonſtances qui varient ; mais le Negre naît auſſi ſenſible que le Blanc, le Péruvien que l'Européen.

Qu'eſt-ce qui dégrade cette ſenſibilité phyſique & morale ? Le plus ou moins de privation de liberté. En raiſon de ce que l'homme en perd, il perd de ſa faculté de ſentir ; il devient moins homme, il devient malade ou brute. C'eſt l'eſclavage ſeul qui abrutit, qui quelquefois inſenſibiliſe l'homme ; & vous mettez ſur le compte de la nature, de cette bonne mere qui nous veut tous égaux, tous libres, tous heureux, vous mettez ſur ſon compte un crime qui n'eſt que le crime d'une barbarie ſociale ! Et vous partez de ce crime pour en atténuer un autre, pour atténuer

les tourmens horribles de l'eſclavage ! Ainſi ce n'eſt pas aſſez que de violer la nature en tourmentant ſes enfans ; c'eſt encore au nom de la nature que des Maîtres ſont encouragés à les tourmenter !

Car ne donnez-vous pas des armes aux tyrans des Negres, lorſque vous enſeignez que leur inſenſibilité atténue les peines ?

Quoi ! parce que la force de l'ame mettoit Sidney au-deſſus des terreurs de la mort, l'infernal Jefferies (30) qui le faiſoit exécuter, étoit moins coupable ! Parce que les Quakers paroiſſoient inſenſibles aux outrages, aux coups, aux ſupplices, ils en étoient moins à plaindre, & on pouvoit les martyriſer ! Maxime dangereuſe dont je ſuis bien sûr que vous déſaprouvez les conſéquences. Encore ſi cette inſenſibilité que vous reprochez aux Negres, adouciſſoit la cruauté de leurs maîtres. Mais les bourreaux ne les veulent pas inſenſibles. Ils voudroient qu'ils fuſſent tout

(30) Ce Jefferies eſt bien le plus infâme Chef de Juſtice qui ait exiſté en Angleterre. Charles II & Jacques II, qui connoiſſoient ſes talens dans la chicane, ſon goût pour la débauche & pour le ſang, ſa baſſeſſe & ſes crimes, ſe ſervirent de lui, pour exterminer avec le glaive de la Loi tous les hommes de bien qui ſoutenoient la conſtitution contre leur tyrannie..... Je cite ſouvent l'Hiſtoire d'Angleterre. On ne la connoit pas aſſez en France, & c'eſt un malheur.

ſens, tout nerfs, pour avoir le plaiſir de les pénétrer de douleurs; & le ſupplice augmente en raiſon de l'inſenſibilité.

« En voyant les Negres, dites-vous, mal » logés, mal vêtus & ſouvent accablés de travail, » je croyois que leur traitement étoit auſſi rigou- » reux que par-tout ailleurs. Cependant on m'a » aſſuré qu'il étoit plus doux que dans les Iſles à » ſucre, &c. »

Eh! pourquoi cette comparaiſon, qui ſemble inſinuer une eſpece de juſtification des Virginiens? Un malheur ceſſe-t-il d'être, parce qu'ailleurs il en exiſte un plus grand? Cartouche étoit-il plus reſpectable, parce qu'il avoit exiſté une Brinvilliers? N'affoibliſſons point par des comparaiſons l'idée du crime, ne diminuons point l'intérêt dû au malheureux; c'eſt encourager à commettre le crime. Les Negres ſont mal logés, mal vêtus, accablés de travail en Virginie; voilà un fait; voilà le délit. Il importe peu de ſavoir ſi les Negres ſont plus mal traités ailleurs. A quelque degré qu'ils le ſoient en Virginie, au plus bas degré, c'eſt toujours une injuſtice, une atrocité.

Et à quelle cauſe encore les Negres de la Virginie doivent-ils la diminution des mauvais traitemens? Ce n'eſt pas à l'humanité, c'eſt parce que la cupidité ne peut pas tirer de leur travail un auſſi grand parti que dans les Iſles à ſucre. Si cet ordre de choſes changeoit, ils ſeroient donc

martyriſés comme dans les Iſles à ſucre. Comment peut-on louer cette humanité forcée ? Comment ne pas ſe livrer au contraire à toute l'indignation qu'une pareille conduite doit exciter dans toute ame ſenſible ?

« Et pour tout dire à charge & à décharge, » ajoutez-vous, ſi l'on n'eſt pas ſi ſévere en Vir- » ginie, c'eſt que les Negres y ſont de leur » côté moins fourbes & moins voleurs que dans » les Iſles, parce que la propagation de l'eſpece » noire étant ici très-rapide & très-conſidérable, » la plupart des Negres ſont nés dans le pays, » & on remarque que ceux-là ſont communé- » ment moins dépravés que ceux qu'on a impor- » tés d'Afrique ».

Vous faites ici une étrange confuſion de cauſes & d'effets, & un étrange abus de mots. Démêlons d'abord les faits. Il y en a de précieux pour la cauſe des Negres.

Suivant vous, ils ſont moins voleurs en Virginie, ils propagent davantage, ils ſont moins dépravés. Pourquoi ? parce qu'on y eſt moins cruel à leur égard. Voilà la cauſe & l'effet ; vous avez pris l'un pour l'autre.

On doit conclure de ce fait que s'il n'exiſtoit pas même de ſévérité, ſi les Virginiens traitoient leurs noirs, comme leurs ſemblables, au moins comme leurs domeſtiques blancs, ils ne ſeroient pas plus vicieux que ces derniers.

En général la grandeur de l'oppreſſion eſt la meſure de ce qu'on appelle improprement *la méchanceté* des eſclaves. Plus les tyrans ſont cruels, plus les eſclaves ſont traîtres, ſcélérats, cruels à leur tour, & un Tibere ne doit pas s'étonner qu'un Macron l'étouffe. Cette méchanceté eſt une punition que le Ciel inflige à la tyrannie.

Doit-on caractériſer les efforts que fait un eſclave pour recouvrer ſa liberté, comme des vices ou des crimes ? Dès lors que vous ſortez à leur égard de l'ordre de la nature, pourquoi n'en ſortiroient-ils pas dans leurs rapports avec vous ? Vous leur volez leur liberté, & vous ne voulez pas qu'ils volent votre or ! Vous les faites gémir ſous les fouets & dans les plus cruels tourmens, & vous ne voulez pas qu'ils ſe débattent pour s'en délivrer ! Vous les aſſaſſinez lentement & chaque jour, & vous ne voulez pas qu'ils vous aſſaſſinent une fois ! Vous appellez vos atrocités, des droits, & crime, le courage avec lequel ils les repouſſent ! Quel bouleverſement d'idées ! Quelle affreuſe logique !

Et vous, Monſieur, vous Philoſophe humain, vous vous rendez complice de cette doctrine, en caractériſant les Noirs à la maniere des Marchands de chair humaine ! Vous appellez fourberie, vol, dépravation, ce qui n'eſt qu'un effet naturel du reſſort comprimé de la liber-

té (31). Or un effet naturel peut-il être jamais un crime ? Empêcher cet effet, n'eſt-il pas au contraire le ſeul crime ?

Pour moi, Monſieur, je crois très-fermement que toutes les horreurs commiſes par les Negres, non pas ſimplement contre leurs maîtres, mais contre des tiers ; je crois, dis-je, que ces horreurs ſeront, au tribunal de l'Éternel, imputées & à ces maîtres, & à leurs infâmes trafiquans. Je crois fermement que nulle Juſtice au monde n'a le droit de faire monter un Negre eſclave à la potence, pour quelque crime que ce ſoit, parce que n'étant pas libre, il n'eſt pas *ſui juris*, parce qu'il eſt ſur la ligne des enfans & des fous, parce qu'il eſt preſque toujours ſur la roue & dans un

(31) Preſque tous les Ecrivains qui n'ont pas profondément étudié les droits de l'homme, tombent dans cette erreur. J'ai fait remarquer ailleurs (T. 2. du Journ. du Lic. n°. 4. pag. 222.) qu'un Ecrivain, eſtimable cependant pour avoir écrit contre le deſpotiſme du Gouvernement Turc, s'y étoit laiſſé entraîner. M. le Baron de Tott dit que le Moldave eſt fripon, bas, menteur. Pour traduire ces mots dans la langue de la vérité, il faut dire que les maîtres des Moldaves, les Turcs, ſont injuſtes, voleurs, ſcélérats, tyrans ; & que les Moldaves s'en vengent en oppoſant la ruſe à l'oppreſſion, &c. Voilà comme preſque par-tout on accuſe injuſtement le Peuple.

état de défenſe. Je crois que le vrai criminel, l'auteur, le garant de ſes crimes eſt celui qui le premier l'enleva, le vendit, ou le jetta dans des fers. Et ſi jamais je tombois ſous le couteau d'un malheureux Maron, ce n'eſt pas ſur lui que frapperoit ma haine, mais ſur les blancs qui tiennent encore des Noirs dans l'eſclavage. Je leur dirois : c'eſt vous qui expoſez ma vie, en vous armant de fouets contre vos Negres. Eux & leurs ſemblables vous ont en exécration ; ils ne voyent dans moi qu'un blanc ſemblable à vous, ils me ſoupçonnent tyran comme vous, & je porte la peine due à votre crime. Malédiction ſur vous !

Vous avez encore, Monſieur, copié les idées vulgaires en écrivant que les Negres nés en Virginie étoient moins dépravés que ceux exportés d'Afrique. Vous appellez dans ces derniers *dépravation plus grande*, une énergie qui eſt la ſuite naturelle de leur nouvel eſclavage. Ils ſont dépravés, c'eſt-à-dire, dans votre langue, qu'ils ſont méchans, traîtres, fourbes envers ceux qui les ont ou enlevés, ou achetés. Ils ne ſont pas dépravés, c'eſt-à-dire, ſuivant moi, que les moyens d'énergie & de violence que leur génie leur inſpire pour ſe venger de leurs tyrans, ſont juſtifiés par la nature & les droits qu'ils tiennent d'elle.

Et pourquoi ceux qui ſont exportés, ſont-ils plus méchans, ſuivant vous ; plus ſenſibles, plus ardens dans leur vengeance, ſuivant moi ? C'eſt que

n'étant pas ſi loin des jours de leur liberté premiere, ils en ſentent plus vivement la perte; c'eſt qu'ayant encore des idées fortes, leur volonté eſt forte, leur action eſt forte; c'eſt que n'ayant pas encore contracté l'habitude de l'eſclavage, par l'impuiſſance de leurs efforts, ils ont plus de moyens, plus de vigueur. ---

Ils deſcendent bientôt à ce degré d'apathie, d'inſenſibilité que vous croyez mal-à-propos naturelle en eux: c'eſt-à-dire, qu'alors, ſuivant vous, ils deviennent moins dépravés; & je dirois, moi, que leur dépravation commence avec cette foibleſſe, avec cette apathie. Car la dépravation eſt l'éloignement de la nature, l'abſence des vertus originelles de l'homme, du courage, de l'amour de la liberté. —— Que nos Lecteurs jugent par cet article, quel étrange abus les Écrivains ont fait des mots, pour condamner ces malheureux Negres, & en général, tous les malheureux.

Je ne prétends pas cependant ſoutenir que tous les Negres d'Afrique ſoient généralement bons, que beaucoup ne ſoient pas dépravés. Mais en avançant ce fait, devez-vous le leur imputer comme un crime *perſonnel?* Ne devez-vous pas remonter à la ſource étrangere qui déprave les Negres, ſource qui les juſtifie perſonnellement? Elle eſt la même pour eux, comme pour les Blancs. La dépravation de l'homme eſt une conſé-

quence de l'uſurpation de ſes droits, & de ſon malheur. Il eſt bon, par-tout où il eſt libre, par-tout où il eſt bien. Il eſt méchant par-tout où il eſt mal. Ce n'eſt ni ſa nature, ni le climat qui le déprave, c'eſt le Gouvernement où il naît. Or celui des Negres eſt preſque par-tout deſpotique, c'eſt-à-dire, tel qu'il doit néceſſairement abrutir & corrompre le Negre.

A cette dépravation occaſionnée par le Gouvernement de ſon pays, quel degré n'ajoute pas encore le nouvel eſclavage où il tombe. Eſclavage bien pire que le premier ! Car enfin il n'eſt plus au milieu des ſiens, plus dans les lieux qui l'ont vu naître, plus avec ſes habitudes premieres. Il eſt avec des monſtres, qui vont vivre & trafiquer de ſon ſang, & il n'a ſous les yeux que l'image de la mort ou d'un travail qui équivaut à un ſupplice éternel.

Eh ! comment ces images affreuſes n'allumeroient-elles pas ſon ſang ? Comment ſi le haſard lui préſente une arme & la liberté, ne s'en ſerviroit-il pas pour trancher ſes jours ou ceux de ſon bourreau ? Quel blanc ſeroit moins cruel à ſa place ? Certes je me crois bon, aimant mes ſemblables, ayant en horreur l'effuſion du ſang; mais ſi jamais un ſcélérat Blanc ou Noir, m'enlevoit à ma liberté, à ma famille, à mes amis; s'il m'accabloit d'outrages & de coups, pour ſatisfaire ſes caprices; ſi je le voyois étendre ſes

cruautés ſur ma femme & ſur mes enfans..... A cette idée ſeule, mon ſang bout; je deviendrois un tigre infernal pour lui, la mort ne me ſatisferoit pas, je prolongerois ſes douleurs, & jouiſſant de ma vengeance, j'en ferois l'hommage à l'Être Suprême.

Oſeriez-vous ſoutenir que cette vengeance ne fut pas légitime, & dans l'ordre? Et pourquoi le Negre ſeroit-il plus coupable que moi? Pourquoi appeller dépravation, méchanceté dans lui, ce qui ſeroit vertu dans moi, dans vous, dans tous les Blancs? Mes droits ne ſont-ils pas les ſiens? La nature n'eſt-elle pas ſa mere, comme la mienne? Dieu, ſon pere, comme le mien? Sa conſcience, un guide infaillible, comme la mienne? Ceſſons donc de faire pour les Noirs des loix différentes des nôtres, puiſque le Ciel les a mis ſur la même ligne que nous, les a créés à notre niveau, puiſqu'ils ſont nos freres, nos ſemblables....

Ici vous m'arrêtez, vous me dites *que le Negre n'eſt pas notre ſemblable, qu'il eſt au-deſſous du Blanc.....*

Comment une opinion auſſi affreuſe a-t-elle pu échapper à la plume d'un Académicien, d'un Écrivain qui s'eſt annoncé comme le défenſeur des hommes?

Ne voyez-vous pas déjà les bourreaux de Saint-Domingue en profiter, redoubler leurs coups de fouet, traiter leurs eſclaves en machines, à-peu-

près comme les Carteſiens traitent les bêtes ? Ce ne ſont pas nos ſemblables, diront-ils : un Philoſophe de Paris l'a prouvé.

Quoi ! les Noirs ne ſont pas nos ſemblables ? Eh ! n'ont-ils pas des yeux, des oreilles, une figure, des organes, comme les nôtres ? La nature ſuit-elle pour eux un autre ordre, d'autres Loix ? N'ont-ils pas un langage, ce caractere particulier à l'homme ? Mais la couleur ! Eh ! qu'importe la couleur ? L'Albinos au blanc fade, l'Indien olivâtre ou cuivré, ſeroient donc auſſi d'une autre eſpece ! Ne ſait-on pas que cette couleur eſt un accident ?

Ils ne ſont pas nos ſemblables ! Et n'ont-ils pas les mêmes facultés que nous, la raiſon, la mémoire, l'imagination ? Oui, me dit-on, mais ils n'ont jamais fait de Livres. — Qui vous l'a dit ? Qui vous a dit qu'il n'étoit pas des Noirs ſavans ? Et quand cela ſeroit, s'il n'y a d'hommes que les Auteurs, toute la race humaine eſt donc différente de la nôtre.

Voulez-vous ſavoir pourquoi il n'exiſte pas de Negres Auteurs, ni même éclairés ? Qui vous a fait ce que vous êtes ? L'éducation, les circonſtances. Or jamais l'un & l'autre ont-ils favoriſé les Negres ? Voyez-les par-tout où ils exiſtent. En Afrique ils ſont miſérables & eſclaves du deſpotiſme ; dans nos Iſles, des martyrs perpétuels ; dans les États-Unis méridionaux, des eſclaves inférieurs

inférieurs aux journaliers ; dans le Nord, des domeſtiques ; dans l'Europe, ils ſont flétris par l'opinion publique, proſcrits par-tout comme les Juifs, en un mot, ils ſont par-tout dans un état d'aviliſſement.

On m'aſſure qu'il y a des Noirs propriétaires dans le Nord de l'Amérique ; mais ces propriétaires ne ſont, comme les autres, que d'intelligens cultiteurs ou commerçans. Il n'y a point d'Auteurs parmi eux, parce qu'il y a peu de riches & d'oiſifs dans l'Amérique (32).

Quel mobile pourroit élever un Negre au-deſſus de ſon état d'abjection ? Le chemin de la gloire, & des honneurs lui eſt fermé. Pourquoi donc écriroit-il ?

Les Noirs doivent d'ailleurs avoir les ſciences en horreur. Car elles ne ſont cultivées que par leurs oppreſſeurs, & ne les rendent pas meilleurs.

Dira-t-on auſſi que les Indiens, les Arabes ne ſont pas nos ſemblables, parce qu'ils mépriſent & nos arts & nos ſciences ? Dira-t-on que les Quakers ne ſont pas nos ſemblables, parce

---

(32) On a vu cependant à Londres un Auteur Negre dont les productions ne ſont pas ſans mérite, & qui ont été publiées récemment en deux Volumes. Ce Negre s'appelloit *Inigo*. Il a écrit dans le genre de Sterne.

qu'ils n'eſtiment ni les Académies, ni les beaux eſprits ?

Enfin refuſerez-vous aux Negres de l'ame, de l'énergie, de la ſenſibilité, de la reconnoiſſance, de la bienfaiſance ? Je vous oppoſerois à vous-même ; je vous citerois l'anecdote du Negre de M. Langhedon que vous racontez. D'ailleurs il eſt une foule d'autres traits bien connus qui dépoſent en faveur des Noirs. Vous en trouverez de frappans dans l'Hiſtoire Philoſophique de l'Abbé Raynal. Un ſeul ſuffit. Le Negre qui ſe tua, lorſqu'il pouvoit aſſaſſiner ſon Maître, dont il avoit à ſe plaindre, étoit plus grand qu'Epictete, & s'il a exiſté un Negre d'un caractere auſſi ſublime, il annoblit toute ſon eſpece.

Mais comment avez-vous pu juger que les Noirs étoient différens des Blancs ? Vous les avez vus par-tout dans un état d'eſclavage & de proſcription. Or pourriez-vous juger de la beauté, par la figure d'une Laponne, de la grandeur d'ame de l'homme par l'ame d'un Courtiſan, des lumieres qu'il peut acquérir par l'ignorance des Eskimaux ? —

Si vous avez vu dans les Negres les traits de l'homme tellement affoiblis & effacés que vous n'avez pu les reconnoître, j'en conclus, non qu'ils n'appartiennent pas à notre eſpece, mais que par-tout ils ont été cruellement tourmentés, puiſque leur ſervitude les a réduits à cet état de

dégénération. J'en conclus, non qu'ils ne ſont pas hommes, mais bien que les Européens, qui vont à la chaſſe des Noirs, n'ont pas été & ne ſont pas des hommes.

Vous examinez quelle précaution il faudra prendre pour rendre l'affranchiſſement des Negres univerſel, ſans le rendre dangereux. Je n'entrerai point dans la diſcuſſion de ce problême délicat; je la réſerve pour un autre Ouvrage. En attendant, je dois dire en deux mots que jamais les Negres ne ſeront nos amis, ne ſeront des hommes, tant qu'ils ne ſeront pas en tout ſemblables à nous, tant qu'ils ne jouiront pas de tous nos droits. C'eſt la liberté politique qui eſt la ligne de démarcation entre le bien & le mal, entre l'ordre & le déſordre, entre le bonheur & le malheur, entre l'ignorance & les lumieres. Voulez-vous rendre les Negres dignes de vous? élevez-les à vous, donnez-leur cette liberté.

Par-là vous éviterez le principal inconvénient que vous croyez attaché à l'affranchiſſement des Negres; c'eſt que, quoique libres, dites-vous, ils feront une eſpece à part, un corps à part, corps dangereux. Cet à part n'exiſtera point, quand vous vous mêlerez avec eux, quand vous effacerez courageuſement toute eſpece de diſtinction. Sans cette condition, je vois des torrens de ſang couler, & la terre diſputée entre les Blancs & les Noirs, ainſi que l'Amérique l'a été

entre les Européens & les Sauvages. Doutez-vous de la poſſibilité de ce miracle? Voyez Penn & ſes compagnons, traitant & ſe mêlant avec les Sauvages; il en fit de bons alliés, de bons amis.

Peut-être, Monſieur, rangerez-vous cet article parmi ces déclamations ſur les Negres que vous ridiculiſez. Mais que m'importe l'épithete de déclamateur, ſi je ſuis vrai, ſi je fais impreſſion ſur mes Lecteurs, ſi je fais naître des remords dans l'ame de tel Colon qui a des eſclaves; enfin ſi je contribue pour ma part à accélérer l'impulſion univerſelle vers la liberté.

Vous blâmez l'éloquence de s'exercer ſur ce ſujet, vous n'y voyez de bien que par la froide raiſon. Mais qu'eſt-ce que l'éloquence, ſinon le langage de la raiſon & de la ſenſibilité? Quand l'homme ſouffre, il s'agite, il crie, il émeut, il entraîne; & voilà l'éloquence qui fait des miracles; & c'eſt l'éloquence qu'on doit avoir, quand on plaide la cauſe des malheureux, dont la vie n'eſt qu'une agonie perpétuelle, où l'on ne ſent rien. Non, je ne conçois pas les hommes, qui dans ces cauſes déchirantes, ſubſtituent l'eſprit glacial à l'ame, s'amuſent à faire des antitheſes au lieu de raiſonnemens vigoureux, ont des bluettes au lieu de chaleur. --- Je ne conçois pas comment un être ſenſible & penſant qui voit ſon ſemblable lacéré, mis en pieces, ſa pauvre femme à ſes côtés, baignée dans ſes larmes, un pauvre enfant

ſuçant un ſein deſſéché ; je ne conçois pas, dis-je, comment il peut ſoutenir ce ſpectacle de ſang-froid ; comment il n'eſt pas déchiré, convulſé dans tout ſon être, comment, au lieu d'indignation & de colere, il a la barbarie de deſcendre à des plaiſanteries ; & c'eſt pourtant par une plaiſanterie que vous terminez votre article ſur les Negres.

« Il eſt aiſé, dites-vous, d'ajouter dix ou douze » pages à ce petit nombre de réflexions qu'on peut » conſidérer comme une ſimphonie compoſée ſeu- » lement des parties principales, *con corni ad* » *libitum* ».

Je veux qu'il n'y ait rien de cruel, parce qu'il n'y a rien de réfléchi dans ce rapprochement, dans ce ton de légéreté. Mais comment une pareille comparaiſon peut-elle tomber dans la tête d'un homme ſenſible ? Voilà le triſte effet de l'eſprit ; je l'ai déjà dit, il deſſeche l'ame. Effleurant ſans ceſſe des objets agréables, il eſt de glace, quand il eſt forcé d'enviſager le malheur, il cherche à ſe diſtraire de ce ſpectacle douloureux, à éluder les cris de la nature ; il s'en ſauve par une plaiſanterie. Non, jamais Bénézet n'eût imaginé ce rapprochement de ſimphonie avec les coups de fouet qui déchirent les Negres.

Après vous avoir prouvé que vous avez outragé les Quakers & les Negres, il me reſte à vous

faire voir que n'avez pas mieux traité l'homme & le peuple.

Juſtification de l'Homme & du Peuple.

Je pourrois vous citer différens paſſages de vos Ouvrages ; je me borne au ſuivant, qui m'a paru le plus frappant. Vous y peignez un Irlandois qui vous avoit donné *un bon dîner*, & vous ajoutez :

« Cet Irlandois étoit honnête & ſerviable, & » ſa femme, qui eſt d'une figure douce & très- » agréable, n'avoit rien d'agreſte dans ſon main- » tien & dans ſes manieres ; c'eſt qu'au milieu » des bois & des ſoins ruſtiques, un Virginien » ne reſſemble jamais à un Payſan d'Europe. C'eſt » toujours un homme libre qui a part au Gou- » vernement, & qui *commande à quelques Negres*, » de façon qu'il réunit ces deux qualités diſtinc- » tives de Citoyen & de Maître, en quoi il reſ- » ſemble parfaitement à la plus grande partie des » individus qui formoient dans les Républiques » anciennes ce qu'on appelloit le peuple, *peuple* » *très-différent du peuple actuel*, & qu'on a mal- » à-propos confondu avec celui-ci dans toutes » ces *déclamations frivoles*, dont les Auteurs *demi-* » *Philoſophes*, comparant toujours les temps an- » ciens avec les temps modernes, ont pris les » peuples pour les hommes en général, & pré- » coniſé les oppreſſeurs de l'humanité, en croyant

» défendre la cauſe de l'humanité. Que d'idées » auroient beſoin d'être rectifiées ! Que de mots » dont le ſens eſt encore vague & indéterminé ! » La dignité de l'homme a été cent fois alléguée, » & cette maniere de s'exprimer a toujours eu » beaucoup de faveur. Cependant *la dignité de* » *l'homme eſt une choſe comparative ;* ſi elle eſt priſe » dans un ſens individuel, elle eſt d'autant plus » grande qu'un homme conſidere des claſſes au- » deſſous de lui ; c'eſt *le Plébéien qui fait celle* » *du noble, l'Eſclave qui fait celle de l'homme li-* » *bre, le Noir celle du Blanc ;* ſi elle eſt priſe dans » un ſens général, elle peut encore inſpirer aux » hommes des ſentimens de tyrannie & de » cruauté, dans leur rapport avec les animaux, » & détruiſant ainſi la bienfaiſance générale, » aller contre l'ordre & le vœu de la nature. » Quel eſt le principe ſur lequel la raiſon échap- » pée aux Sophiſtes & aux Rhéteurs, pourra » enfin ſe repoſer ! L'égalité de droits, l'intérêt » général qui commande à tous, l'intérêt parti- » culier lié à l'intérêt commun, l'ordre de la » Société auſſi néceſſaire que la ſymétrie des ru- » ches à miel, &c. Si tout cela ne prête pas » beaucoup à l'éloquence, il faudra s'en con- » ſoler & préférer la bonne morale à la belle » morale (33) ».

(33) Voyage en Amériq. T. 2. pag. 46.

Ainſi, Monſieur, vous croyez le peuple actuel très-différent du peuple ancien, & par conſéquent plus diſpoſé, plus propre pour la ſervitude que ce dernier. Ainſi, vous blâmez les Philoſophes qui, en rapprochant le peuple d'aujourd'hui du peuple d'autrefois, ont ſoutenu qu'il ſeroit le même, s'il avoit un même gouvernement. Et quelle eſt la conſéquence ſecrete de ce ſyſtême, ſinon qu'il faut conſerver & même ſerrer les liens du peuple d'aujourd'hui, puiſque vous lui prêtez plus de vices, plus de foibleſſes, & une dégénération incurable?

Or je ſoutiens que toutes ces idées ſont fauſſes & pernicieuſes pour le peuple, & que vous l'avez calomnié. Je vous ai déjà donné ma profeſſion de foi ſur ce point. Je crois que la nature du Gouvernement modifie aux trois quarts l'homme. Je crois qu'il s'éleve en raiſon de ce qu'il a plus de liberté, qu'il dégénere en raiſon de ce qu'il en a moins. Je crois que l'eſclave ignorant & barbare, né ſur les bords du Boſphore, ſeroit un Républicain éclairé, s'il étoit né à Philadelphie. Ce ſeroit vous inſulter que de chercher à prouver ces propoſitions. L'hiſtoire de toutes les Nations les démontre à chaque page, & qui doit mieux connoître l'hiſtoire que l'Auteur de la *Félicité publique?*

Il n'y a donc pas plus de différence entre la nature des modernes & celle des anciens, qu'il n'y

en a dans celle des Blancs & des Noirs. Les différences qui existent ne sont que des accidens. Transportez le Gouvernement d'Athenes à Constantinople, & ces Turcs qui nous paroissent si brutes, acquerroient le même degré de courage, de patriotisme, de lumieres. La liberté animeroit ces machines. Le foyer, les matieres existent; il ne manque que l'étincelle. N'injuriez donc point le peuple d'aujourd'hui, ne le désespérez donc point. Il vaut bien mieux l'encourager, en lui faisant voir que sa dégradation n'a pas une cause indestructible, qu'elle cessant, il peut devenir homme.

Je vous avoue que je n'ai pas trop bien entendu cette phrase, où vous avancez que les défenseurs du peuple actuel, en le comparant aux anciens, ont préconisé les oppresseurs de l'humanité. Désignez-vous par ce mot, le peuple, comme quelques Auteurs décriés? c'est une idée affreuse. Désignez-vous les vrais tyrans? c'est avancer que Locke, Sidney, Price, Rousseau, Helvétius, Raynal les ont préconisés; car ils ont eu aussi le malheur de croire que le peuple actuel sera parfaitement semblable aux anciens, quand il jouira de leur sort.

Ce que je vois de plus clair, c'est que votre système favorise bien plus la cause des vrais oppresseurs de l'humanité; car en leur apprenant que le peuple actuel n'est ni digne, ni susceptible de

liberté, que la dégénération de l'homme & des peuples ne va qu'en s'accroiſſant, qu'elle ne ceſſeroit pas, quand bien même les circonſtances qui l'occaſionnent ceſſeroient d'exiſter, en leur apprenant, dis-je, ces prétendues vérités, vous les encouragez à tenir leurs eſclaves dans les fers.

Mais rien n'eſt plus contraire à la vérité. La révolution d'Amérique le démontre. Ceux qui l'ont opérée, ſont les deſcendans ou d'Anglois tyranniſés par les Stuards, ou d'Allemands eſclaves.

Vous croyez faire beaucoup d'honneur aux Américains en les faiſant reſſembler aux Romains & aux Grecs; & moi, je les crois bien ſupérieurs à ces anciens. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de le prouver. Je me borne à avancer cette propoſition, dont la démonſtration trouvera ſa place ailleurs, pour vous faire voir que les hommes d'aujourd'hui, loin d'être dégénérés, pourront ſurpaſſer leurs ancêtres, quand ils ſeront favoriſés par les circonſtances.

Après avoir décrié le peuple d'aujourd'hui, vous décriez l'homme & la dignité de l'homme. Vous ne la croyez qu'une idée comparative, & en conſéquence vous faites l'énumération des diverſes dignités de l'homme. D'après votre idée, nous avons en Europe cent ou deux cens dignités, la dignité d'un Duc, d'un Baron, d'un Marquis, d'un Bailli, &c. &c. Quel abus de mots!

& quel ſyſtême affreux il cache ! Comment, vous Philoſophe, pouvez-vous croire à la *dignité naturelle* d'un noble à l'égard d'un roturier, d'un homme libre à l'égard d'un eſclave, d'un Blanc à l'égard d'un Noir ? Comment n'avez-vous pas vu que cette triple dignité étoit une triple injuſtice, une triple uſurpation ? Comment n'avez-vous pas abjuré la premiere, après avoir lu dans les différens Codes d'Amérique, *que tous les hommes ſont nés libres, égaux, indépendans* (34), après avoir voulu verſer votre ſang pour la défenſe de cette maxime ? Direz-vous que cet axiome n'eſt pas vrai par-tout ? Mais par quelle magie une vérité prouvée ſur les bords de la Delaware, ſeroit-elle une erreur ſur les bords du Mançanarés ? Le préjugé de diſtinction ſubſiſte toujours en Europe, j'en conviens ; mais ce préjugé doit-il égarer un Philoſophe ? doit-il le fortifier lui-même par ſes écrits ?

Comment avez-vous cité ces noms de Plébéien & de Patricien, diſtinctions fatales qui ont cauſé

---

(34) Rumbold, avant les Légiſlateurs Américains, diſoit ſur l'échafaud en 1684, qu'à moins que le ciel ne fît naître les hommes, les uns avec une ſelle ſur le dos, & d'autres avec des éperons & des bottes pour monter les premiers, il ne croiroit pas à l'inégalité. Voyez l'Hiſtoire de Madame Macaulay, tom. 7.

tous les malheurs, toutes les convulsions de la République Romaine, distinctions qui ont entraîné Rome dans des guerres perpétuelles & favorables à l'empire de l'Aristocratie, qui l'ont entraînée à la manie des conquêtes, & au despotisme. Si Rome eût connu, eût adopté l'égalité naturelle & sacrée dont les Américains ont fait une des bases de leurs constitutions, sans doute son existence auroit eu une plus longue durée; & c'est sous ce point de vue que je vous disois tout-à-l'heure que les Américains étoient bien supérieurs aux Romains.

La dignité de l'homme libre, comparé à l'esclave, paroît plus plausible; cependant c'est encore une chimere. L'un & l'autre en effet tiennent une égale dignité de la nature; l'un & l'autre ont les mêmes droits. La servitude peut en ôter l'exercice, mais elle n'en ôte point la propriété. L'homme libre doit se féliciter de l'être, mais il doit plaindre son semblable dans les fers, sans se croire d'une race supérieure à lui. Il ne doit mépriser que le vil esclave qui vante ses fers.

Eh ! que dirai-je de cette étrange dignité que vous créez en faveur du Blanc sur le Noir ? Où est le titre de cette dignité, de cette supériorité? Où l'avez-vous lu ? Le Noir sur la côte de Guinée, à qui des fripons d'Européens escroquent de la poudre d'or, de la gomme, ou ses enfans,

ne ſeroit-il pas auſſi fondé à s'arroger une dignité, une ſupériorité ſur les Blancs ?

Abjurons, Monſieur, ces petites idées de dignités & d'inégalités ; elles peuvent, bien plus que l'autre dignité générale ou d'eſpece dont vous parlez, inſpirer aux hommes des ſentimens de tyrannie & de cruauté dans leur rapport avec leurs ſemblables. Elles ne ſont propres qu'à perpétuer les haines continentales, nationales, civiles, individuelles, qu'à faire de la terre un théâtre éternel de diſcordes & de combats. Car quelqu'ancienne que ſoit la durée de cette inégalité, elle ne preſcrit ni contre nos droits, ni contre nos ſentimens. Chacun n'en ſent pas moins dans ſon cœur, qu'il eſt né l'égal des hommes les plus élevés ; chacun en déteſte donc plus ou moins, ſuivant qu'il a l'ame plus ou moins exaltée, celui qui, violant cette égalité, écraſe ou humilie ſon ſemblable.

Je ne vous apprends rien de neuf ici ; Rouſſeau & avant Rouſſeau, Locke & Sidney l'avoient dit. Ils avoient encore dit que la cauſe des guerres & des crimes étoit cette inégalité, cette dignité comparative, que vous préconiſez, que vous careſſez, que vous diviniſez ſous les noms d'ordre & de ſymétrie, vous vengeur de l'égalité chez les Américains ! Vous qui avez été vous battre pour la dignité de l'homme, vous ignorez ce qui la conſtitue ! Reliſez donc encore une fois le premier

chapitre du code de la Penſilvanie, vous y trouverez une définition claire & ſublime de ce mot que vous trouvez ſi obſcur & ſi vague, & dont vous reprochez l'abus aux Philoſophes.

La dignité de l'homme conſiſte dans ſa liberté, dans ſon égalité de droit, dans ſon indépendance, dans ſa faculté de n'être aſſujetti qu'aux Loix qu'il a conſenties, dans le *contrôle* qu'il exerce ſur ceux auxquels il confie ſon autorité. La dignité de l'homme conſiſte encore dans le parfait développement de ſes facultés morales & intellectuelles, dans les efforts qu'il fait pour découvrir la vérité, pour la faire régner. Elle conſiſte en un mot dans de *grandes idées*, dans une *volonté forte & conſtante*. L'homme de nos ſociétés inveſti dès ſon berceau de petits préjugés & de convenances auxquelles il eſt ſans ceſſe forcé de ſacrifier, ſans ceſſe en rapport avec des individus dont les idées ſont retrécies, dont la volonté eſt nulle ; l'homme, dis-je, de nos ſociétés, n'a point cette dignité ; non, qu'il n'en ait pas reçu le germe ; non, que ce germe ne puiſſe ſe développer encore dans des circonſtances favorables, mais ce germe étouffé, languit & ſe deſſeche. Il ſe reſſuſcite à l'aide de la méditation, de l'électriſation des ames fortes, de la converſation avec les grands hommes de l'antiquité, de l'étude perpétuelle de ces Hiſtoires, où l'on voit ſouvent l'homme ſeul eſſayer ſes forces contre la tyrannie.

Toutes ces circonſtances appuyant l'homme ſur une maſſe de grandes idées, lui donnent une impulſion vers de grands objets, l'entraînent à vouloir avec énergie tout ce qui eſt bon, tout ce qui eſt ſublime. Voilà la dignité de l'homme en théorie, la voulez-vous voir dans des faits? Hampden ſe laiſſant empriſonner plutôt que de payer un impôt illégal; Sidney de ſang-froid ſur l'échafaud (35), Locke écrivant ſon Traité du Gouvernement Civil, Rouſſeau ſon contrat ſocial, Francklin répondant avec une ſage énergie à la barre des Communes, Warren mourant pour la liberté à Bunkers Hill, Burke plaidant contre l'oppreſſeur de l'Inde & l'exterminateur de Rohillas; voilà de grands exemples, de grands monumens de la dignité de l'homme. Si vous ne l'y reconnoiſſez pas, je vous plains; d'autres l'y reconnoîtront. Ce ſont ceux qui n'ont pas laiſſé éteindre en eux le ſentiment de leur grandeur primitive, & de leurs droits. Les Anglois, les Américains ſur-tout, y reconnoîtront. Plus d'un ſans doute gémira en liſant cet article contre la dignité de l'homme échappé à votre plume. Il ſe demandera ce que vous alliez faire en Amé-

(35) Je cite ſouvent cet Ecrivain célebre. Pour bien connoître ſon mérite, il faut avoir étudié à fonds ſes Ouvrages, avoir lu l'Hiſtoire de ſa mort, par Madame Macaulay. ---

rique, puiſque vous ne croyez point à la dignité de l'homme, puiſque vous ne croyez qu'à des dignités comparatives qu'ils ignorent ou qu'ils mépriſent, qu'à une inégalité de conditions qu'ils ont bannie comme la ſource de tous les maux politiques.

Votre mépris pour le Peuple ne s'eſt pas manifeſté dans ce ſeul paſſage. Je le vois percer encore ailleurs ; par exemple, en parlant du Peuple de la Penſilvanie, vous le croyez plus enclin à l'Anarchie qu'à la Démocratie. Je ne puis pas diſcuter ici les motifs qui vous ont dicté cet outrage contre les habitans de la Penſilvanie, leſquels ont réaliſé, ſuivant moi, le plan d'une Démocratie auſſi parfaite que l'homme peut l'imaginer. Ce que je ſais, c'eſt qu'on a beaucoup abuſé juſqu'à préſent de ce mot *Anarchie*. Je me réſerve de vous expoſer mes idées ſur cet abus de mots dans un autre Ouvrage.

J'ai fini la tâche pénible que je m'étois impoſée au commencement de cette Lettre. Je vous ai prouvé, ce me ſemble, que vous aviez calomnié les Quakers, les Negres, le Peuple & l'Homme.

Je devrois peut-être m'étendre ſur d'autres erreurs répandues en grand nombre dans vos Voyages, & qui ne peuvent-être que très-dangereuſes, ſoutenues de votre nom. Il n'en eſt aucune qui ſoit indifférente, mais le métier de

Cenſeur

Cenſeur eſt trop douloureux, trop peu fait pour moi. Je me bornerai donc à quelques remarques ſur pluſieurs de vos opinions & ſur les anecdotes qui m'ont le plus frappé.

Et d'abord je viens à votre opinion ſur l'art de la guerre. Vous vous êtes principalement attaché à la deſcription des différens combats qui ont opéré la révolution d'Amérique. Vous croyez ces deſcriptions utiles pour les Militaires; vous croyez ſur-tout qu'elles le ſeront pour les Américains, & à l'air de complaiſance avec lequel vous careſſez ce ſujet, on voit que c'eſt votre art favori, que vous le croyez bien néceſſaire à l'humanité, bien néceſſaire aux Républiques.

Je ſuis d'un avis entiérement oppoſé au vôtre, & indépendamment de l'inexactitude & de l'inutilité (36) de ces deſcriptions de combats, je crois fermement que l'art Militaire n'eſt qu'un art propre à favoriſer l'ariſtocratie, & que par conſéquent, on doit le proſcrire des Républiques. Je

(36) Le Maréchal de Villars ne faiſoit pas grand cas de toutes ces deſcriptions & plans de Batailles. Pour s'inſtruire, il faut voir par ſoi-même, diſoit-il: & à propos d'une inondation qu'on lui conſeilloit à la Cour pour garantir le Fort de Kell, il écrivoit: *Il n'y a rien de ſi joli ſur une Carte où avec un peu de verd & de bleu, on met en eau tout ce qu'on veut.* Vie du Maréchal de Villars, tom. 1.

ne me jetterai point ici dans ces déclamations qu'on reproche aux Philoſophes quand ils traitent de l'art Militaire, ce ſont des faits bien prouvés que je vous oppoſe.

Du moment où vous érigez la guerre en art, vous créez un corps d'hommes qui s'en occupent conſtamment, qui l'apprennent, qui l'enſeignent, & qui conſéquemment ne labourent plus, ne commercent plus; ils faut donc que d'autres les nourriſſent. Premier mal.

Quand on poſſéde cet art, on en veut faire uſage pour acquérir de la réputation ou des richeſſes; en conſéquence on deſire la guerre, on provoque la guerre, & les Républiques doivent éviter les guerres & ſur-tout l'eſprit de la guerre. Deuxieme mal.

Quand on ne fait pas uſage de cet art au-dehors, c'eſt au-dedans. Troiſieme mal.

Comme les Militaires font un corps à part, ils ſe croyent plus élevés que les autres. Ils mépriſent les autres Citoyens, & ſur-tout les Citoyens paiſibles. Le préjugé s'établit; il rend les uns inſolens, il avilit les autres. Quatrieme mal.

L'art Militaire diminue le vrai courage. Il eſt aux Nations, ce qu'eſt l'eſcrime pour les individus. Il ſupplée le courage, & ne le donne point. Or c'eſt avec le courage que les Républiques doivent repouſſer les attaques extérieures.

Quand les hommes ſeront bien pénétrés de

l'amour de la liberté & habitués à l'exercer dans toute ſon étendue, ils auront du courage, & il n'y a point d'art Militaire qui puiſſe dompter ce courage. L'homme qui dit : *mourir ou être libre*, n'a point de maître ; le Peuple qui le dit, n'en connoît pas davantage. Il faut que le Conquérant les maſſacre tous, avant de ſe rendre maître d'un ſeul. Ce courage n'a beſoin ni d'art, ni de Villes fortifiées (37). Il n'a beſoin que de lui.

La vraie force des Républiques eſt donc dans l'attachement inébranlable de leurs membres à la liberté & à leurs droits. Avec lui, le Républicain eſt ſupérieur à tous ; avec lui, il fatigue, il dompte ſes adverſaires ; avec lui, il apprend bien vîte cet art Militaire. Je vous cite en preuves, tant d'Américains devenus bons Généraux, aux talens & aux vertus deſquels vous avez vous-même rendu un juſte hommage, la plupart n'avoient jamais manié un fuſil ; c'étoient des Commerçans, des Cultivateurs, des Libraires, des Médecins, je vous cite Warren, Knox, Morgan, Green, & cet infâme Arnold dont les talens n'auroient dû orner qu'une ame Patriotique. Et l'on ne doit point s'étonner de cette célérité avec laquelle des Républicains acquiérent ſi promp-

(37) Voyez ſur l'utilité trop exaltée des fortifications, une fort bonne Lettre de M. de la Clos, adreſſée à l'Académie, ſur l'Éloge de Vauban.

tement la ſcience des cómbats. Le deſir de conſerver leur liberté, porte tous leurs eſprits de ce côté ; c'eſt un éguillon bien plus fort que la paie des mercénaires, ou même les diſtinctions des Officiers Européens ; & voilà pourquoi un ou deux ans d'expérience, & deux ou trois défaites inſtruiſent plus des Républicains, que vingt ou trente ans ne font pour les ſujets des autres Gouvernemens (38).

Animez par cet eſprit de liberté, les ſoldats Républicains ſont eux-mêmes plus patiens, plus endurcis à la fatigue que les ſoldats mercénaires. Je vous cite en leur faveur tous les éloges que vous faites des ſoldats Américains qui ſe battoient toujours bravement, quoique ſans paye, ſans proviſions, ſans vêtemens, ſans habitude du métier. Vous convenez vous-même qu'en peu de tems ils ſurent bien ſervir l'artillerie, que leurs baraques étoient mieux conſtruites, qu'il régnoit parmi eux une grande ardeur, &c. &c. &c. Qui faiſoit tous ces prodiges ? L'amour de la liberté. Tant que les Américains le conſerveront, ils n'auront donc rien à craindre, & ils n'auront pas beſoin d'art militaire.

---

(38) En faiſant l'éloge des Américains, braves, par amour pour la *liberté*, je paie avec plaiſir un ſemblable tribut aux François courageux que le patriotiſme a produits.

Ils doivent ſe ſouvenir de ces combats que vous citez, non pour étudier les plans, les circonſtances, mais comme des monumens glorieux élevés à la liberté. S'ils ſont forcés de reprendre les armes, le même génie les inſpirera ſans cette étude.

En un mot il faut dans les Républiques que tout individu ſoit brave, ſoit le défenſeur né de ſon pays, ſoit milicien, & qu'aucun ne ſoit militaire par état.

Les Républiques ne doivent pas plus avoir de Militaires perpétuels que des Magiſtrats & des Repréſentans perpétuels. La perpétuité eſt la ſource de la guerre, & de la corruption, & par conſéquent, du deſpotiſme.

Vous ſerez ſans doute d'un autre avis, Monſieur, vous qui aimez tant la guerre, qui vantez dans les François un grand amour de la guerre. *Nous aimons bien la guerre*, dites-vous, avec un air de triomphe. Eh! tant pis; je ne vois pas qu'il y ait tant à ſe louer d'avoir un ulcere. La France n'aura de proſpérité réelle qu'en raiſon de la diminution de cette fievre guerriere.

Vous nous félicitez d'un autre goût, qui n'eſt peut-être pas ſi funeſte, mais cependant dont l'influence ſur nos mœurs & ſur notre conſtitution eſt dangereuſe. Je parle du goût pour le ridicule, dont vous êtes vous-même un fervent Apôtre, & que vous prodiguez par-tout. Il n'y a qu'en France

qu'on fait de bonnes Épigrammes, ſuivant vous; & le François ne ſe laiſſe jamais prévenir ſur ce chapitre; je le crois, & tant pis; c'eſt en Aſie qu'on a fait les meilleures Fables.

Tous nos beaux eſprits ont répété d'après Horace, que le ridicule eſt une arme excellente. *Ridiculum acre magnas plerumque ſecat res.* Mais Horace écrivoit ſous Auguſte. Quant à moi: voici mes raiſons pour haïr & proſcrire le ridicule.

Le ridicule accoutume à rire d'abus qui devroient faire gémir. Le ridicule n'excite qu'un ſentiment léger, éphémere, qui, par conſéquent ne produit aucuns efforts durables pour détruire les abus. L'Épigramme eſt bientôt oubliée, & le mal reſte.

Il n'en eſt pas de même chez un Peuple grave accoutumé à raiſonner, & ne jugeant des choſes que par la raiſon. Quand un Écrivain lui a bien démontré l'exiſtence, les effets d'un abus, le Public convaincu, pénétré, s'émeut, s'enflamme, & le Gouvernement éclairé réforme l'abus (39).

(39) Pour juger de la difference des effets du ridicule & de l'enthouſiaſme raiſonné, il ſuffit de comparer les tems de la Ligue & de la Fronde, avec les deux révolutions de l'Angleterre de 1650 & 1688. Nous avions alors de bons plaiſans. On fit la Satyre Menippée; les Blots & les Marigny égayoient la France aux dépens du Mazarin, & le Mazarin reſta.

Il faut donc pour régénérer un Peuple le déshabituer de la manie du ridicule, & le ramener au raisonnement.

Le ridicule est un hochet avec lequel on amuse les enfans ; & qu'est un Peuple enfant ? Rien. Félicitons-nous donc à présent de nos chansons, de nos vaudevilles.

Vous semblez regretter, Monsieur, que leur regne se passe, que nous ne soyons plus si plaisans, si épigrammatiques. C'est nous plaindre de ce que le regne de la raison commence.

Vous regrettez encore que notre conversation commence à s'appésantir par la raison, car vous croyez que nous sommes le seul Peuple qui sache converser. Comment insulter ainsi à toutes les Nations & à la vérité (40) ? Et puis qu'est-ce qu'une conversation ? Ne doit-ce pas être un moyen de rapprocher les hommes, d'éclairer les opinions, d'humaniser les cœurs ? Or est-ce

---

Les Anglois n'étoient pas plaisans comme nous; mais ils obtinrent le fameux *Bill des Droits*, qui assuroit la liberté individuelle, celle de la presse, le droit de représentation, &c.

(40) Peut-on dire qu'en France on sait converser, lorsque le ton général est de n'écouter jamais, lorsque les hommes avantageux sur-tout, se croyant au-dessus de l'instruction, se livrent à leurs idées, & ne répondent point aux vôtres?

là l'objet d'une converſation Françoiſe ? S'y inſtruit-on, je dirai même, s'y amuſe-t-on ? Tout y eſt effleuré. On paſſe du beau tems à la critique d'un Opéra, de l'Opéra à une bataille, d'une bataille à un bonnet, &c. Si vous regrettez que ce goût ſublime de converſation amuſante & inſtructive diſparoiſſe, vous me pardonnerez de ne pas vous ſuivre dans vos complaintes. Et ne croyez pas que je ſois en cela, moins l'ami de mes Compatriotes, que vous qui avez l'air de les flatter. Je dis & je dirai toujours, qu'ils ont le germe de toutes les qualités & de toutes les vertus, que leur développement dépend d'eux, & vous ne leur prêtez que l'art du calembour (41). Qui de nous deux les honore le plus ?

En voulant de même complimenter nos Françoiſes, vous les déshonorez. Voici le portrait que vous en faites (42). « Nul mouvement ſans grace,

---

(41) C'eſt apparemment pour prouver que vous êtes bon François, que vous avez parſemé votre Ouvrage de calembours & de pointes, que vous nous apprenez, par exemple, que nos Médecins ne ſont pas *des Grecs*, que le nom de *Cimetiere* eſt plutôt un nom de Médecin que de Peintre, que vous dégradez une converſation avec le Démocrate Adams, ſous le titre d'un *petit rendez-vous en bonne fortune, &c.*

(42) Tom. 2. pag. 97.

» nulle grace ſans expreſſion. L'envie de plaire » perfectionne & perpétue les moyens de plaire, » & la nature plutôt aidée que contrariée par » l'art, *n'eſt pas livrée à l'abandon de la vie do-* » *meſtique, ni prodiguée à une fécondité ſans* » *bornes*». C'eſt-à-dire, en François moins fleuri, mais plus clair, que vous félicitez nos Françoiſes de n'être plus ni bonnes ménageres, ni meres, & de tuer leur poſtérité pour avoir une taille élégante & plaire aux galans célibataires. Quelle morale ! Grand Dieu ! Et votre Livre doit tomber entre les mains des Américaines ! Quelle idée il leur donnera de notre morale & de nos femmes, au moins de nos Pariſiennes, car vous n'avez peint ici qu'un vice de la Capitale ! Et s'il en étoit parmi elles quelques-unes que ce ton léger pût ſéduire, qui fuſſent tentées de ſacrifier aux mêmes goûts ! Le Ciel préſerve ces Républiques d'une pareille dépravation !

Peut-être, & il faut le ſouhaiter, que les ſatyres répandues dans votre Livre contre les Américains & leurs chaſtes moitiés, les préſerveront du venin agréable qu'il renferme. Des ſatyres, direz-vous. Eh ! oui ; ſuivez-moi dans la liſte que je vais vous en donner. Elle n'en comprend qu'une très-petite partie.

Vous nous peignez les Américaines comme peu accoutumées à ſe donner de la peine, indifférentes à tout, excepté au thé & à la propreté de la maiſon ; que le Lecteur compare ce tableau avec

celui de leurs vertus, tel que l'a peint M. de Crevecœur, qui a passé presque toute sa vie au milieu d'elles, & il jugera quel outrage vous leur faites.

En leur disant ailleurs que vous n'en trouvâtes aucune jolie, ou qu'elles dansoient gauchement, vous leur dites une chose désobligeante, que l'urbanité Françoise devoit vous interdire.

Votre veine satyrique s'épanche, sur-tout quand vous amenez sur la scene des femmes vieilles ou laides. Avec quelles couleurs vous peignez Madame .... & cette Américaine que vous déshonorez publiquement par un sarcasme sur son goût pour la liberté; & afin que le coup porte mieux, vous ne supprimez pas même la lettre initiale de son nom. Avez-vous cru que vos points faussement mystérieux, la déroberoient à la connoissance du Public, dans une ville composée de vingt mille personnes, où d'ailleurs le cercle des coquettes qui mettent du blanc & du rouge, doit être très-resserré?

Si vous en louez une, ce n'est que par sa ressemblance de légéreté & de frivolité avec nos Françoises; c'est parce qu'elle médite d'introduire les modes à Philadelphie, de faire dans le goût de la toilette une révolution plus importante, dites-vous, que dans celles de la politique.

Vous n'épargnez pas davantage les Américains.

Roideur, pédanterie, défaut de reconnoiſſance, hypocriſie, friponnerie même; vous leur reprochez tout ſans ménagement. Votre œil obſervateur ſaiſit leurs plus légers défauts. Ici c'eſt un Savant qui vous parle en François, & à qui vous ne répondez pas en Anglois, pour lui laiſſer, dites-vous, *le plaiſir d'étaler ce qu'il ſait.* Là, c'eſt un Directeur de Bal que vous plaiſantez ſur le ſérieux avec lequel il exerce ſon Miniſtere. Ailleurs, c'eſt un reſpectable Gouverneur auquel vous prêtez la pédanterie des Républicains, des Barnevelt & des Heinſius. Dieu donne aux Petits-Maîtres cette pédanterie avec ſes vertus, & ils reſſembleront au moins à des hommes. Dans un autre endroit, vous apprenez aux Hollandois l'idée qu'ont d'eux certains Américains qui les appellent des *patauds*, & les regardent comme de bonnes dupes. Ainſi vous allez peut-être ſemer la zizanie entre ces deux races de Citoyens, & peut-être votre Livre va-t-il faire naître des haines.

Citerai-je encore le ridicule jetté ſur le *benedicite* de ces Républicains religieux auquel vous aſſiſtâtes? Eh! pourquoi rire de la Religion devant un peuple qui en a? Souvenez-vous donc que l'enthouſiaſme religieux a peuplé l'Amérique, & que ſi elle eſt libre aujourd'hui, elle ne doit cette liberté qu'au caractere de fermeté imprimé par cet enthouſiaſme qui exiſte encore en grande partie. Souvenez-vous que les Athées étoient du parti de

Charles II (43), & le prônoient, tandis que les Puritains honoroient l'humanité en s'expatriant.

Citerai-je encore cette Philadelphie que vous appellez un cloaque, cette diſſolution dans les principes que vous cherchez à excuſer en vous juſtifiant ſur l'anecdote de cette Américaine enceinte, Anecdote qu'il falloit taire, & pour les bonnes mœurs, & pour le repos de cette infortunée.

La plume me tombe des mains, & je n'ai pas le courage de pourſuivre. Mais il me ſemble que vous avez manqué par toutes ces Épigrammes aux égards que vous deviez à des étrangers, à des alliés, à des amis, à de bonnes gens qui vous recevoient cordialement, qui preſque tous cherchoient à vous fêter.

Que vous publiiez vos Voyages, rien de mieux, s'ils pouvoient inſtruire. Mais parce que vous avez rencontré des Aubergiſtes borgnes ou boſſus, deviez-vous l'apprendre à tout l'Univers? Ne deviez-vous pas réfléchir que tout ce qui peut humilier un individu ſans fruit & ſans qu'il ait mérité l'humiliation, doit être tu, & c'eſt le cas des défauts phyſiques? que le ſilence eſt un devoir dans les étrangers, dont les plaiſanteries peuvent faire une plaie plus profonde, dont les ridicules reſtent? Ne deviez-vous

(43) Ce n'eſt pas à dire pourtant que tous les Athées ſoient des Partiſans du Deſpotiſme.

pas réfléchir au reſpect que tout Écrivain doit au Public? Et que lui importe de ſavoir les défauts ou les vices d'individus qui ne jouent aucun rôle ſur la ſcene publique ? Que lui importe de ſavoir qu'un tel Américain s'enivre de grogg, que tel autre eſt un vrai Capitan, tel encore très-ennuyeux, telle femme laide ou vieille, &c.? Que peut-il conclure de ces miſérables détails? Concluera-t-il à la maniere de cet Allemand qui, parce que ſon Hôteſſe à Blois étoit rouſſe & acariâtre, écrivoit que toutes les femmes de Blois étoient rouſſes & acariâtres ? S'il ne peut généralifer ſur ces faits, autant valoit ne pas les lire. Car tous les faits particuliers dont on ne peut tirer d'inductions générales pour le tableau de l'Hiſtoire, des Mœurs, des Coutumes, ſont inutiles & doivent être rejettés. Un Voyageur, avant de publier ſes obſervations, devoit bien ſe pénétrer de cette idée, que Phedre a renfermée dans cet axiome, *niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.* Ainſi, il ne ſuffit pas de parcourir une vaſte étendue de pays (44), de voir beau-

(44) Il paroît que c'eſt-là l'unique objet de vos Voyages. Vous le dites vous-même, p. 1. du tom. 2. *Fidele au principe que je me ſuis fait dès ma jeuneſſe, de ne négliger aucune occaſion, de voir le plus de pays qu'il me ſeroit poſſible, &c.*

coup d'hommes, beaucoup d'objets; ſi l'on veut reproduire ces hommes & ces objets dans des tableaux, il faut que les uns & les autres puiſſent être utiles au Public (45). En ſuivant ces principes, on pourra retrancher deux tiers de vos Voyages, & ils ſeront moins imparfaits.

Je dois à cet égard, à mes Compatriotes qui vous ont lu, une juſtice, qui fera ſans doute plaiſir aux Américains; c'eſt que tous ils ont partagé l'impreſſion que votre Livre m'a faite. Je proteſte donc en leurs noms contre les inductions que les Américains pourroient tirer de vos Voyages ſur nous, ſur notre caractere. Qu'ils croient que parmi les braves François qui les ont défendus, il en eſt beaucoup qui ſont remplis de reſpect pour leurs conſtitutions, pour leurs mœurs, pour leurs coutumes, que cette eſtime eſt généralement répandue en France, que la différence des mœurs n'a pas empêché d'y ſentir tout le prix de leur ſimplicité & de leur innocence. Qu'ils croient que

(45) Les Voyageurs devroient être plus circonſpects en publiant leurs obſervations. Pour une qui peut être juſte, il en eſt cent qui ſont fauſſes. Et dans la vérité, comment juger une Nation en un clin-d'œil? Il faut vivre avec elle & vivre longtems, pour la peindre fidélement. Ne ſaiſir ſes traits qu'en courant la poſte, c'eſt s'expoſer à donner un portrait qui ne reſſemble en rien à l'original.

parmi nos Compatriotes qui auront le bonheur de les visiter, il en est de bien capables d'étudier leurs constitutions, de s'édifier de leurs mœurs, & de respecter les secrets de l'hospitalité.

Vous vous plaindrez peut-être, Monsieur, de la sévérité de ma censure, de l'espece de dureté qui regne dans cet examen. Il y a de la sévérité, j'en conviens; mais tel est mon caractere, je ne sais ni déguiser (46) mes sentimens, ni en affoiblir l'expression.

---

(46) Je n'aime pas même les déguisemens dans les matieres qu'on appelle delicates. Je connois des Écrivains qui se sont fait une grande réputation de hardiesse pour avoir glissé avec adresse dans leurs Ouvrages, quelques vérités politiques, échappées à la censure, parce qu'elles étoient *inapperçues*. Je crois que ces voies obliques décèlent de la pusillanimité, que la pusillanimité déshonore tout-à-la-fois l'Ecrivain qui sacrifie la vérité à la crainte, le siecle & le pays qu'on ne croit pas assez mûrs pour l'entendre, l'administration qu'on ne croit pas assez vertueuse pour la souffrir; je crois qu'elle inspire de la timidité aux autres Écrivains; je crois enfin que quand les vérités seroient neuves & fortes, ces petits moyens en détruiroient l'effet. Aujourd'hui que Rousseau, Price, Helvétius, sont entre les mains de tout le monde, on peut se dispenser d'envelopper des vérités qui étincelent de toutes parts dans leurs écrits.

La ſévérité, je le ſais, eſt une eſpece de crime dans ce ſiecle, & dans notre pays où l'on a ſubſtitué à la rude franchiſe une politeſſe fauſſe, c'eſt-à-dire, à une vertu ſon maſque. Je ſuis donc obligé de juſtifier cette rudeſſe. Cette juſtification ne ſera peut-être pas inutile; elle renverſera peut-être un des préjugés qui nuiſent en France à la recherche & à la propagation de la vérité.

Quand un Écrivain en attaque un autre avec quelque vigueur, on dit : mais pourquoi ne pas mettre plus de douceur, plus d'indulgence? Pourquoi ne pas envelopper ſes traits?

Cette pente générale vers la douceur, eſt une marque de la prépondérance des vices & du *défaut de caractere* dans une Nation. Chacun ſe ſent plus ou moins coupable de foibleſſe; chacun capitule plus ou moins avec ſes devoirs; chacun échange avec plus ou moins de facilité ſa morale contre des titres & des penſions, & chacun reconnoiſſant quelques-uns de ſes traits dans le portrait que l'on fait de l'homme foible ou vicieux, recommande l'indulgence, parce qu'il en a beſoin, ameute contre l'Écrivain énergique, parce qu'il eſt loin de ſon ame, & que toute vertu eſt crime pour celui qui ne l'a pas.

Je ne doute point que lorſque Cicéron prononçoit ſes foudroyantes Catilinaires, il n'y eût des Sénateurs mous & foibles qui ne lui prêchaſſent

la

la modération, qui ne lui répétaſſent cet adage de la puſillanimité : *il ne faut pas aigrir les eſprits.* Fauſſe maxime ! La molleſſe a toujours perdu les hommes & les États. Les méchans n'ont que trop abuſé de l'indulgence de la vertu.

Je tiens donc qu'en tout l'homme vertueux doit être ſévere, qu'il doit avoir un caractere, qu'il doit le décider, le prononcer fortement, que jamais il ne doit affoiblir ſes ſentimens, ni affecter une modération dangereuſe. La vérité le veut, le bien l'exige.

Les Écrivains ſont obligés, plus que les autres hommes, de s'aſſervir à cette loi, s'ils veulent mériter d'inſtruire les peuples. Car quelle foi ceux-ci leur doivent-ils, s'ils les voient mollir à l'occaſion, ployer leurs principes aux circonſtances, & compoſer avec les ennemis du bien public ? Que devient alors leur influence ſur les hommes ? On ſe dit : ils jouent leur rôle, & les méchans continuent le leur.

Cette énergie de caractere s'eſt perdue parmi nos Écrivains. Elle étoit dans toute ſa force dans les ſeizieme & dix-ſeptieme ſiecles. Les diſcuſſions civiles qui, attachant tous les Citoyens à un parti, leur imprimoient des caracteres particuliers, avoient eu la même influence ſur les Écrivains. Chacun avoit ſon parti, chacun traitoit rigoureuſement ſes ennemis, & c'étoit un bien ; la crainte d'une cenſure ſévere forçoit à être exact,

profond & vrai. La molleſſe de la cenſure a, de nos jours, perdu la ſcience.

Sous ce point de vue, j'avoue que j'aime bien mieux la maniere dont Saumaiſe & Petau, dont Bayle & Jurieu ſe traitoient, que ces ſatyres mielleuſes, ces complimens hypocrites avec leſquels on ſe déchire dans nos Académies & dans nos Brochures.

Les injures ne prouvent rien, je le ſais; mais les injures décelent un caractere. Eh ! que prouvent nos complimens perfides, nos ironies ſanglantes, & nos italiques ſur-tout ? De la méchanceté ſourde, ſans le courage de la franchiſe qui pourroit lui ôter une partie de ſa noirceur ?

On confond trop ſouvent d'ailleurs les injures avec ces traits vigoureux & néceſſaires, ſous leſquels l'Écrivain vertueux eſt entraîné à peindre le ſcélérat. Quoi ! l'on exigeroit que Locke & Sidney, réfutant la doctrine de l'abominable Filmer, le traitaſſent doucereuſement, honnêtement ? Non, non, vivant ou au tombeau, l'infâme doit être flétri.

A celui qui poſſede un caractere comme ces deux Grands Hommes, il eſt impoſſible de le cacher. Il perce dans la phiſionomie, les regards, les diſcours, les écrits. Les gens froids cherchent à l'éteindre par les calculs; les amis par les conſidérations de fortune. Mais s'il eſt profondément enraciné, le caractere s'épand, ſe dilate avec plus d'énergie, malgré ces compreſ-

ſions, & c'eſt un bonheur pour le Public, c'eſt un bonheur pour l'individu auſſi fortement organiſé. Il poſſede en lui des dédommagemens bien ſupérieurs à ce qu'il perd au-dehors. Auſſi doit-il, comme tous les anciens Philoſophes, conſulter toujours ſon génie ſecret. C'eſt la Nymphe de Numa, le Démon de Socrate, l'Eſprit illuminant des Quakers. Il faut l'écouter perpétuellement, & quand il inſpire, parler (47). Lorſqu'on s'eſt habitué de bonne heure à n'être animé que par le bien public, il eſt impoſſible que ces inſpirations trompent, ou qu'elles ne ſoient pas utiles au Public.

Avec un pareil caractere, il eſt impoſſible encore d'être modéré, à la vue d'un ſpectacle qui bouleverſe toute la machine, à la vue des abus & des calamités univerſelles.

---

(47) Les Grands Hommes qui tous ont été animés d'un pareil eſprit, ſe ſont toujours trouvé mal de ne l'avoir pas ſaiſi & de lui avoir préféré des conſeils étrangers. Je ne citerai qu'un ſeul exemple, celui d'Hamden, l'ami de Sidney. Accuſé du même crime que lui, il vouloit mourir comme lui, ſes amis l'en diſſuaderent & le forcerent à ſe jetter à la merci de Jacques; il le fit, obtint la vie, c'eſt-à-dire, un ſupplice pire que la mort, car pendant dix ans, il ſe reprocha tous les jours cette foibleſſe, & ne termina ſon tourment qu'en ſe tuant.

La plupart de nos Écrivains portent de la modération jusques dans ces peintures douloureuses. Ils sont polis & doucereux même à l'égard des oppresseurs & des méchans, parce qu'ils n'ont ni caractere, ni chaleur (48). En voulez-vous savoir la cause ? Elle est, indépendamment de quelques causes générales que je ne puis détailler ici, dans leur genre de vie. Observez en effet comment se forme un caractere énergique, puis jettez un coup-d'œil sur la vie de nos Écrivains.

Ce caractere est le résultat d'une habitude continuelle de grands sentimens, d'une indignation habituelle excitée par le spectacle de l'oppression, d'une méditation constante qui arrache l'ame aux

---

(48) Il faut rendre justice cependant à quelques Ecrivains qui dans ces derniers tems ont défendu avec énergie les droits de l'homme en général. Cette énergie a même pénétré jusques dans le Barreau, & cette année a vu paroître des Mémoires vigoureux en faveur de l'innocence injustement opprimée. Leurs Auteurs ne se sont point bornés à la défense de leurs Cliens; ils se sont élevés à des vues générales sur la liberté, sur le contrat social, sur les devoirs du Gouvernement, sur les fautes des Ministres, sur les iniquités des subalternes toujours plus durs & plus oppresseurs que leurs maîtres. Parmi ces Mémoires on distingue ceux de M. Thilorier, & celui que M. Lacretelle vient de publier pour l'infortuné Comte de Sanois.

cauſes extérieures de l'engourdiſſement & de l'éthiſie générale ; en un mot, ce caractere eſt le réſultat de la communication perpétuelle de l'homme avec ſoi ou avec de grands objets.

Mais ces habitudes, combien peu les ont ! Et cette méditation, peut-on s'y livrer dans la diſſipation & le tourbillon des Capitales ? Et c'eſt dans les Capitales que viennent ſe polir, c'eſt-à-dire, s'effacer tous les talens originaux & nerveux. Ils ſe répandent dans les Sociétés, communiquent ſans précaution les uns avec les autres, communiquent avec des êtres plus foibles qu'eux, & ſe dégradent. Par intérêt, par habitude, on s'accoutume à louer tout ce qui paroît dans ſes Sociétés. On trompe donc le Public ; mais le Public vaut-il la peine qu'on l'éclaire ? Il faut vivre, & pour vivre, être en paix avec tout le monde. Avec un pareil ſyſtême, on n'a bientôt plus ni liberté, ni indépendance, ni caractere, & on ne ſacrifie à la vérité que ſuivant les convenances.

Vous me direz que tout cela a été imprimé vingt fois ; je le veux ; cela a été vingt fois vrai, l'eſt encore la vingt-unieme ; & il eſt encore néceſſaire de le répéter, puiſque le mal ſubſiſte toujours. Il eſt encore vrai de dire qu'il ne faut attendre la vérité, le bien, les réformes que de l'homme qui ſe voue à la ſolitude & à l'obſcurité, parce que c'eſt dans la ſolitude que ſe forment les idées fortes, les volontés fortes, les grands caracteres,

& de cet homme il ne faut attendre qu'un ton agreſte, qu'une cenſure ſévere, ſévérité cependant qui n'exclut point la bonté ni l'aménité. Il faut que l'homme de Lettres, en voyant ſon frere, lui ſerre la main, le chériſſe, l'aide au beſoin, l'applaudiſſe quand il le mérite; mais il faut auſſi qu'il puiſſe le combattre ouvertement, franchement, vigoureuſement, s'il tombe dans des erreurs. C'eſt ainſi qu'en agiſſent en Angleterre & de nos jours, Price & Prieſtley, Kirwan & Cavendish. Ils ſont amis *juſqu'à la vérité.* C'eſt ainſi que le Patriote Jebb agiſſoit avec le fameux Fox. Lié dans l'intérieur avec lui, il le combattoit avec force dans toutes les Aſſemblées publiques & dans tous ſes écrits.

Tels ſont les exemples que je me ſuis propoſé d'imiter; j'ai, toutes les fois que l'occaſion s'en eſt offerte, rendu hommage à votre utile Traité de la Félicité publique. On ne peut donc me ſoupçonner de prévention, quand j'attaque vos Diatribes contre les Quakers, les Negres & la dignité de l'homme. Elles ont excité dans moi de l'indignation, de la douleur. Je me ſuis exprimé comme j'ai ſenti; ſi la force du ſentiment m'a quelquefois entraîné trop loin, accuſez-en la grandeur de mon objet, & ne me prêtez point l'envie de vous offenſer; elle a toujours été & ſera toujours loin de moi.

En cenſurant fortement ce qui m'a paru con-

damnable dans vos Voyages, & pouvoir entraîner des ſuites funeſtes, je n'en rends pas moins juſtice aux recherches intéreſſantes, aux éloges vrais & bien ſentis que vous avez faits des perſonnages célebres qui ont contribué à rendre à l'Amérique ſa liberté. Il n'eſt point de François, point d'Américain ſans doute qui ne reliſe avec plaiſir les portraits de Washington (49), du ſavant M. Jefferſon, & de ce jeune & brave François que vous caractériſez ſi bien comme l'eſpérance de notre Nation, *ſpes altera Romæ*, dont le nom ſera cité à jamais à côté de celui de ſon pere, de ſon ami Washington, dans les Annales des Etats-Unis. Ces morceaux, & quelques autres preſqu'auſſi intéreſſans ſur les Généraux Américains, joints à des anecdotes qui caractériſent cette guerre, purgés de détails inutiles, d'hiſtoriettes ſcandaleuſes, d'épigrammes, de calembours, d'idées fauſſes, formeroient un volume précieux pour l'Hiſtoire des États-Unis. Les amis de la liberté, de l'humanité, s'uniront ſans doute à moi pour vous encourager à nous donner cet Ouvrage. *Ex fumo dare lucem*, voilà ce que vous devez faire; voilà ce qui peut être utile & honorable.

Paris, ce premier Juillet 1786.

---

(49) Je regrette cependant de voir dans ce morceau, un air de prétention & d'apprêt qui refroidit l'enthouſiaſme qu'il devroit inſpirer.

POST-SCRIPTUM.

J'AVOIS fini cette Lettre, lorſqu'un ami m'a communiqué l'extrait de vos Voyages inſéré dans le Mercure du premier Juillet. Le paſſage ſuivant, où il eſt queſtion des Quakers, m'a ſur-tout frappé. « Un entretien avec *un* M. Bénézet, donne occa-» ſion à l'Auteur de parler des Quakers. Quel-» ques perſonnes penſent qu'il ne leur rend pas » juſtice. Nous doutons auſſi que les reproches » qu'il leur fait puiſſent être généralement méri-» tés. Les principes religieux de ces *gens-là* ne » les conduiſent pas à avoir une mauvaiſe mo-» rale, & il paroît difficile que la leur differe du » reſte de leurs Concitoyens, &c. &c. »

Je ne connois pas l'Auteur de cet Extrait. Quel qu'il ſoit, il eſt inconcevable qu'il ſe ſoit permis de parler avec ce ton de mépris de M. Bénézet & des Quakers. Ignore-t-il que l'article *un* mis devant un nom propre, ne s'applique ainſi dans notre langue & dans nos uſages qu'à un homme mépriſable ? Ignore-t-il que l'expreſſion, *ces gens-là*, eſt une inſulte, qui confond une Secte, une Société d'hommes eſtimables avec ce que nous appellons la canaille ? Et s'il n'ignore pas ces uſages, comment ce Journaliſte a-t-il oſé les employer, pour déſigner un homme & une

Société reſpectables ? Quel eſt l'individu dans notre Europe, de quelque rang, de quelque naiſſance qu'il ſoit, dont Bénézet ne ſoit pas plus que l'égal, qui ne ſoit pas obligé de le reſpecter ? Les Auteurs ſeront-ils donc toujours enchaînés par les préjugés de la Société ? Ne ſauront-ils jamais que la Nature a créé tous les hommes égaux, & que deux choſes ſeules rompent cette égalité, les vertus & les lumieres ? Or quel homme eut plus de vertus que Bénézet ? Quel homme fut plus utile à la Société, à l'humanité ? Quel Auteur, quel Grand Seigneur aura jamais ſon cercueil ſuivi de quatre cens Negres, arrachés par ſes ſoins & ſa généroſité à la ſervitude, à la miſere, à l'ignorance ? Quel homme a donc le droit de parler avec un ton hautain de ce Bienfaiteur des hommes !

Quant aux Quakers, ſi on a bien lu le Précis que j'ai donné de leurs principes religieux, politiques & moraux, ne doit-on pas être indigné de les entendre déſigner par le nom aviliſſant, *ces gens-là ?* N'honorera-t-on donc jamais que les titres, que les dignités, que le brillant ? Et les Auteurs conſpireront-ils toujours avec les Ariſtocrates, pour mettre au-deſſous des titres les vertus ſimples & modeſtes qui ſont cent fois au-deſſus ?

En reliſant votre paſſage contre les Quakers ; Monſieur, je vois avec peine que vous avez non-

ſeulement employé un ſemblable article de mépris à l'égard de Bénézet, mais même que vous avez affecté de le tutoyer dans la converſation. Permettez-moi de vous faire ſur ce tutoiement une remarque qui m'a échappé. Il eſt de principe chez les Quakers de rejetter toutes ces formules inventées par la vanité ou la baſſeſſe ; ils ne voient chez les hommes aucune dignité *naturelle* qui autoriſe un langage différent pour les uns de celui qu'on emploie pour les autres. L'habitude de dire *vous*, de parler au plurier en converſation avec une ſeule perſonne, leur paroît d'ailleurs une abſurdité, un menſonge. Qu'ils aient tort ou raiſon, toujours eſt-il vrai que le tutoiement ne ſauroit être de leur part une eſpece de ruſticité. C'eſt ainſi qu'ils ſe parlent entr'eux, quels que ſoient leurs rapports ; c'eſt ainſi qu'ils parlent à tout le monde. Mais il ne s'enſuit pas que ceux qui ne ſont pas de leur Secte, qui n'ont ni leurs principes, ni leur maniere de voir, doivent les tutoyer. C'eſt alors chez ces derniers une véritable impoliteſſe, une familiarité déplacée. Le tutoiement des Quakers n'eſt point une familiarité ; ils ſavent très-bien conſerver, ſans ceſſer de tutoyer, les égards dus au mérite, à l'âge, à l'autorité ſur-tout, & ils ſe tiennent à l'égard des Étrangers dans une décente réſerve. Il n'arrive jamais à un Quaker de demander qu'on le tutoie. Ils ſont, comme les autres hommes, ſenſibles aux procédés

honnêtes, & ils ne prennent point le change sur le motif qui leur fait rendre le tutoiement par des personnes, dans les mœurs & les principes desquelles cette maniere de parler n'est point. Ils y voient ou une familiarité déplacée, ou le faux jugement de l'ignorance qui ne sait pas expliquer leurs usages, & croit les flatter en se conformant au moins important de tous, ou bien, & c'est le plus souvent, une petitesse de l'amour-propre choqué d'un usage, nul par rapport aux égards, dès qu'il est général & fondé sur une opinion indépendante des personnes. En un mot, ils savent que parmi eux le tutoiement n'est point mépris, & qu'il l'est chez les autres, toutes les fois qu'il n'est pas dicté par l'amitié ou la paternité.

Il y a dans l'Extrait du Mercure dont je vous ai parlé, Monsieur, une absurdité que je dois encore remarquer. L'Auteur doute de la vérité des reproches que vous faites aux Quakers, parce que, dit-il, *leurs principes religieux ne les conduisent point à une mauvaise morale.* Comme s'il existoit une seule Religion qui conduisît à une mauvaise morale ! Comme si parce qu'une Secte a de bons principes religieux, tous ses Membres dussent être nécessairement d'honnêtes gens ! Comme si l'on n'avoit jamais vu de Protestans & de Catholiques fripons, quoique leurs principes n'enseignent pas la friponnerie ! Pitoyable raison ! Foible justification ! propre à confirmer le Public dans l'idée que

vous donnez des Quakers, & qui ſemble décéler que le timide ou complaiſant Auteur de cet article n'a pas oſé l'attaquer.

Eſt-ce donc ainſi que doit écrire un homme de Lettres qui ſe charge de faire au Public le rapport d'un Livre ? Ne doit-il pas poſſéder à fonds la matiere dont il traite ? Et pour revenir aux Quakers, puiſque le Journaliſte vouloit prononcer entr'eux & vous, ne devoit-il pas connoître l'apologie de Barclay, tous les Ouvrages publiés en leur faveur, & ſur-tout les Lettres de M. de Crevecœur ? Ou s'il les ignoroit, ne devoit-il pas faire l'aveu de ſon ignorance, & s'abſtenir de juger.

Si je voulois diſcuter la plupart des articles de cet Extrait, je pourrois prouver qu'ils offrent preſque tous le même caractere de légereté, d'ignorance & d'adulation. On y loue tout juſqu'à la Table des Matieres, probablement parce que les dîners & ſoupers y ſont fidelement enregiſtrés, & on n'a pas le courage de critiquer un ſeul fait, une ſeule idée (50).

---

(50) Comment n'a-t-il pas remarqué, par exemple, la légéreté avec laquelle vous prodiguez & ſouvent mal-à-propos les termes de mépris ? Je n'en citerai qu'un exemple. Trois fois le mot de *bavard* vous eſt échappé, & trois fois il eſt injuſtement appliqué. Vous l'appliquez à un brave Chapelier qui, pour de-

Il faut convenir qu'en France, les gens de qualité & les hommes à grande réputation ont un triſte privilege, celui de ne recevoir que de l'encens. Comme la critique n'y eſt jamais bien libre à leur égard, cet encens n'eſt jamais pur; & la chûte de leurs Ouvrages ſi faſtueuſement prônés, leur prouve tôt ou tard que pour parvenir à la poſtérité, ou même être eſtimé de ſon ſiecle, il faut d'autres titres qu'un jugement arraché par des conſidérations à la baſſeſſe.

Je veux vous donner, Monſieur, un échantillon de la puſillanimité des Gens de Lettres, d'un ordre

---

fendre ſa liberté, quitte ſon état, fait 490 milles à pied pour rejoindre l'armée Américaine, s'y diſtingue par une belle action. Il vous la raconte naïvement, & vous l'en puniſſez en le flétriſſant publiquement des noms de capitan & de bavard. Vous appliquez encore cette épithete à un Capitaine reſpectable qui prenoit ſoin d'un pauvre vieillard, arraché à la dent d'une chienne en fureur, Capitaine dont les vertus auroient dû rendre excuſable à vos yeux ce défaut, quand il l'auroit eu, ce qui ne paroît pas. Enfin vous l'appliquez à cette bonne Américaine qui recueillit chez elle cette fille infortunée dont vous auriez dû taire l'hiſtoire, & cette prétendue bavarde ne répond à vos queſtions, qu'en vous obſervant qu'il ſeroit trop long de vous raconter cette hiſtoire. Combien d'autres remarques ſemblables j'aurois pu faire! Mais il a fallu les ſacrifier aux grandes vérités qu'il falloit défendre.

inférieur à l'égard des Auteurs qualifiés. Ce trait vous regarde.

Dans une maiſon où l'on parloit de vos Voyages, un homme de Lettres rapportoit que, dînant avec vous, il avoit cru s'appercevoir que vous lui faiſiez froide mine, qu'il en avoit demandé la cauſe à ſon voiſin, qui lui répondit : M. le Marquis de Ch.... vous croit l'Auteur d'un article publié contre ſes Voyages dans la Correſpondance Littéraire ſecrete. On lui a dit que vous y travaillez. — Au nom de Dieu, déſabuſez-le bien vîte ; je n'y travaille point, je n'ai point fait cet article.... Eh ! pourquoi vous en défendre ſi chaudement, lui dis-je moi-même ? L'Ouvrage mérite peut-être la critique. — Cela ſe peut, reprit mon homme ; mais je ne veux point attaquer M. de Ch.... Il parle à M. de M.... qui parle à.... Je ſerois perdu, j'ai femme & enfans. — Eh bien ! Monſieur, répartis-je, je ſuis pere, époux, comme vous, je critiquerai ces Voyages, & je mettrai mon nom. J'ai aſſez bonne idée de M. le Marquis de Ch.... pour croire que s'il s'élevoit une perſécution, ce qu'il eſt abſurde & outrageant pour les perſonnes que vous nommez d'imaginer, il ſeroit le premier à me défendre. Et effectivement je crois que tout homme qui penſe & qui ſe reſpecte, doit être ſur l'article des diſcuſſions publiques de l'avis de Licurgue. Ce paſſage de Plutarque eſt trop frappant, & vous aimez trop l'antiquité pour que je ne le cite pas en entier.

« Celui qui établit les Loix de Lacédémone, » mêla parmi le Gouvernement de la choſe pu- » plique, l'ambition & la jalouſie entre les Ci- » toyens comme un aiguillon de la vertu, vou- » lant que les gens de bien euſſent toujours quel- » que choſe à démêler, & à débattre les uns » contre les autres, eſtimant que cette lâche & » pareſſeuſe grace par laquelle les hommes s'en- » trecedent & s'entrepardonnent les uns aux au- » tres, eſt à fauſſes enſeignes appellée concorde. » Et cuident aucuns que certainement Homere » eut cette opinion, pour ce qu'il n'eût pas au- » trement fait Agamemnon ſe réjouiſſant de voir » Ulyſſes & Achilles quereller à groſſes paroles » enſemble, s'il n'eût eſtimé que le débat & » l'envie entre les principaux hommes, qui fait » qu'ils ont l'œil l'un ſur l'autre, tournât au » grand bien de la choſe publique, &c. &c. » Plutarque, Traduct. d'Amyot. Vie d'Agéſilaüs.

Paris, *ce* 20 *Juillet* 1786.

FIN.